L'histoire d'une histoire

Charline88

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

L'histoire d'une histoire

© Le jardin d'Aphrodite - Septembre 2019

Sommaire

Damien, Dimitri et les autres **3**

Restaurant et cinéma **13**

Ivresse passagère **27**

Les amours de papier **41**

Le quiproquo **53**

La recherche de l'autre perdue **71**

Damien, Dimitri et les autres

Seul le tic-tac de l'horloge comtoise du salon vient troubler le calme de la nuit et de mon bureau. Son long balancier de laiton jaune brillant rythme le temps. Sous mes mains, les touches de mon clavier s'enfoncent elles aussi à la vitesse à laquelle mes doigts leur impriment une pression douce. Puis soudain... dans ce semi-silence...

— Enfin, Élyse ! Tu as vu l'heure ? Mais qu'est-ce que tu fiches encore devant ton ordinateur ?

Je lève les yeux sur le cadran aux chiffres romains. *« Zut, il est vraiment si tard que cela ? Ou si tôt, devrais-je dire ? »* Alors ma voix claire et nette réplique à ce Stéphane hirsute qui me fait face :

— Oh, pardon ! Je n'avais pas vu l'heure, Stéphane. Tu sais bien que lorsque je suis plongée dans mon histoire, je n'ai plus aucune notion ni du temps ni de rien, d'ailleurs.

— Oui... mais bon, tu ne vas pas être très fraîche pour aller déjeuner chez maman à midi. Bon sang, il est cinq heures du matin !

— Oui, je vois ! Je t'ai réveillé ?

— Non. J'avais besoin d'aller... Pff, c'est fou, ça ! Tu n'es pas du tout venue te coucher ?

— Je suis désolée... mais regarde, j'ai bien avancé dans mon chapitre.

— Ouais, c'est toujours la même rengaine.

— C'est mon nouveau bébé, tu le sais bien, ce bouquin...

— Ce qui te donne le droit d'en oublier le père... enfin, ton mari ?

— Non... non, je t'assure ; et franchement, ce que je vois là... me donnerait plutôt envie de te sauter dessus.

— À cinq heures du matin ? Tu deviens folle, ma parole !

— Je t'ai connu plus hardi, plus enjoué et gaillard, Stéphane. Il n'y avait pas d'heure ni de lieu pour ce genre de... galipettes.

— Ouais ; eh bien, avec l'âge, je préfère mes aises et un grand lit avec un matelas douillet.

— Mon Dieu ! Monsieur devient « petit bourgeois » et ne peut plus se satisfaire d'un câlin à la « bergère » ?

Il est là dans l'encadrement de la porte. Aussi nu qu'un ver, avec ce truc qui d'un coup me fascine par une rigidité caractéristique. Est-ce l'envie d'aller aux toilettes ? Ou bien une autre, plus masculine, alors que ses grands yeux me fixent comme si j'étais une martienne ? Il est là et son souffle semble s'affoler. Sa poitrine se soulève irrégulièrement, et c'est moi qui me lève de mon siège. Je le sens hésitant. S'avancer vers moi ou reculer pour retourner vers le corridor sombre qui mène à notre chambre à coucher ?

— Attends, Stéphane, ne pars pas...

— ...

Il a la chair de poule. Froid, ou autre chose ? Je n'en sais rien et je m'en fiche. Mon bras droit se tend pour lancer ma main vers cette excroissance rigide. Stéphane n'a qu'un seul geste du cou, comme pour rejeter en arrière sa caboche de Vendéen.

— Tu ne veux pas ?

— Pas quoi, Élyse ?

— Ben, tu... Oui, ça ! Ne fais pas l'innocent ; tu as parfaitement compris.

— Tu crois que tu le mérites ? Je n'en suis pas certain.

— De toute façon, je ne te demande pas ton avis : je me sers toute seule. Et dis-moi que ça ne te fait pas plaisir ? Allons, vas-y ! Dis-moi le contraire.

— Folle ! Ma femme est folle, et surtout une vraie cochonne qui m'oublie.

— Pas toujours, tu vois. Pas toujours, mon amour.

Ce qui suit a tout d'un déferlement d'envies mélangées et contrastées. Il ne cherche plus à repartir dans notre chambre, oubliant son confort royal pour finalement se laisser faire comme je l'entends. Nous faisons l'amour là, comme mes personnages sur le papier – les pages *Word* –, ceux que je faisais se mieux connaître, l'instant précédent son arrivée dans mon bureau. Leurs panses vierges de tout vêtement se confondent avec nos corps dénudés dans cet espace clos où Stéphane me prend avec fougue et bonheur.

Bien sûr, notre accouplement, là, dans l'exiguïté de l'endroit ressemble sans doute à un corps-à-corps guerrier. Mais s'il est bref, il n'en reste pas moins chaleureux. Et les bedaines des héros de mon histoire s'entrechoquent dans ma tête alors que je jouis sous le piston qui me lamine. Je sais déjà que ce trio qui pour l'heure est en standby sur la page blanche encore ouverte va se nourrir de ce que nous réalisons avec force soupirs. Nos gémissements, les miens seulement ? Je n'analyse plus vraiment. Ces cris qui résonnent en moi ou autour de nos corps imbriqués sont déjà source de lignes éblouissantes à venir.

Pantelants, soûls de cette ivresse de nos sens qui désormais se refont une santé, nous sommes toujours dans la position qui nous unissait quelques instants auparavant. Je ne remue plus, laissant simplement mourir en moi cette chose qui piaffait d'impatience, juste avant de pleurer de joie. Les larmes blanches qui coulent sur mes cuisses sont autant de traces de cet abandon total dont nous adorons nous repaître à chaque fois.

Ma main court sur tes cheveux, leur redonnant un semblant de coiffure ; tu gardes fermés tes quinquets.

— Décidément, Élyse, il faut toujours que tu aies le dernier mot.

— Mais je ne dis rien...

— Tes mains parlent pour toi. Alors, ton récit, qu'est-ce qu'il raconte cette fois ?

— Tu sais bien que je n'aime pas en parler ou montrer tant que rien n'est achevé. C'est une histoire... voilà tout ce que tu dois savoir.

— Condamné à attendre, donc ? C'est toujours pareil. Ma femme me fait des cachotteries avec son ordinateur...

— Plains-toi ! Tu ne vas pas être jaloux d'Acer, tout de même...

— Si ! Surtout s'il me vole tes nuits.

— Tu devrais lui dire merci puisque tu viens de te rembourser largement. Mais j'avoue que... c'était trop bien pour moi également.

— On retourne se coucher ?

— Je croyais que tu avais envie de faire pipi...

— Tu m'as coupé ce désir au profit d'un bien plus grand.

— Non ? Tu ne veux tout de même pas remettre le couvert ?

— Si, mais cette fois dans un lit douillet et agréable. Tu viens ?

Je te suis, bien sûr. Et cette fois, tout est plus doux, feutré, bien loin de la fougueuse envie qui nous a assaillis quelques minutes plus tôt. Tu prends ton temps, tu savoures ces délicieuses caresses que nous partageons avec une tendresse toujours renouvelée. Le plaisir est plus dans les gestes simples et ces frôlements qui nous envoûtent que dans une possession forcenée. Tout est doux, calme, et j'oserais dire calculé pour faire remonter à la surface de nos esprits une exaspération de nos sens qui nous mène lentement à une jouissance épanouissante. *« Je t'aime, Stéphane, mais ça fait si longtemps qu'il en est ainsi ! »*

⋆

Sur le pas de la porte qui donne sur la terrasse, je distingue sur les flancs des montagnes qui nous entourent les premiers signes de rousseur chez les bouleaux. Ce sont les signes annonciateurs de l'automne qui nous arrive. Les feuilles contrastent déjà avec leur rouge tirant sur le brun, lesquelles se détachent des verts nuancés

des autres essences avoisinantes. Pourtant le firmament reste d'un bleu ciel uni, gardant à l'étendue d'eau du lac qui borde notre pelouse une couleur azuréenne chaude, trompeuse.

En ce lieu si enchanteur, paradisiaque par certains côtés, je songe avec une langueur sur fond d'automne que, dans quelques semaines, ici ce sera blanc partout, avec une bise froide et que l'hiver promis va remplacer notre décor de carte postale par un autre non moins beau, mais pourtant bien plus difficile à vivre. Cette époque de l'année me donne toujours une sorte de bourdon. Les moments difficiles ressurgissent toujours dans ma caboche dès que le paysage devient moins chatoyant.

Comme chaque matin tu es parti à ton bureau, et il m'arrive de savourer seule cette transition entre été et automne. Une intersaison qui ne dure souvent que l'espace d'un feu de paille. Il faut saisir les nuances nouvelles, les odeurs aussi qui s'en dégagent, pour ne garder au fond du cœur qu'une patience qui nous emporte de la neige vers le renouveau d'un prochain printemps. Cependant il est encore bien lointain, et les rides qui frisent la surface lisse de l'immense masse d'eau me font frissonner.

Ce week-end, nous l'avons passé chez la mère de mon mari. Gentille veuve au demeurant, une femme souriante de soixante-et-onze ans qui a bien du mal d'admettre que le ventre de sa bru soit d'une aridité absolue. J'adore ma belle-mère, mais ses regards attristés qui me font trop souvent me sentir coupable de ne pas être mère ont parfois le don de me rendre nerveuse. Nous lui avons expliqué depuis le début nos difficultés, mais cependant je pense que quelque part elle en veut un peu à son fils unique de n'avoir pas choisi la bonne femme, la bonne mère.

Bien sûr, elle n'en fait jamais état devant moi, gardant un sourire de circonstance, depuis les vingt-trois ans que nous sommes mariés Stéphane et moi. Elle – tout comme nous – y a cru au départ, puis au fil des années, des échecs, des visites médicales que nous lui relations dans les moindres détails, son visage s'est fermé,

et l'espoir d'être un jour grand-mère s'est éloigné aussi vite que le mien d'être mère. Jamais un reproche, jamais une remarque ; seulement un regard pesant ou des soupirs mal contenus à la vision de mon ventre aussi plat et vide qu'un jour de jeûne.

Je suis revenue de la maison familiale de Stéphane avec un cafard plus présent. Un blues qui s'accentue à cette évocation d'un automne déjà sur les rails. Je vais donc me replonger dans mes petits fantômes, mes personnages qui dansent dans ma tête. Ils vont prendre forme, gagner en consistance. Dès lors qu'une idée me traverse l'esprit, elle s'y loge pour ressurgir en amples mouvements qui font vibrer ces elfes sortis de mon imagination. Il me faut donc les reprendre là où je les ai laissés samedi, à cinq heures du matin... pour des folies somptueuses.

Me voici de nouveau assise, face à une page blanche où ces lutins qui naissent sous mes doigts sont figés. Et pour le fil de l'histoire qui reprend, ils sont deux. Un duo de garçons aussi identiques que mon esprit peut les imaginer. Issus d'un même œuf dans un ventre, comme pour me faire oublier que le mien n'a jamais su en fabriquer ne serait-ce qu'un seul. Damien et Dimitri sont donc là ! Beaux, aussi un peu à l'image de cet homme qui traverse ma vie, qui s'y est planté contre vents et marées. Et je dérive dans l'existence de ces deux enfants devenus des hommes.

Un soir d'automne, Damien rencontre une belle jeune femme. Celle-ci, prénommée Paule, est vite subjuguée par l'esprit et la culture de ce garçon qui, comme elle, se situe dans une fourchette d'âge comprise entre vingt-cinq et trente ans. Cette demoiselle travaille dans une pharmacie, et ce premier contact si important où les deux sont face à face, c'est dans l'officine où elle travaille. Le jeune homme lui tend une ordonnance tout en lui souriant. Il est jeune, il est fort, il est beau. Ils discutent quelques minutes et le garçon arrive à lui arracher un sourire avec une blague de collégien. Alors comme ça, pour voir, il lui lance sans véritable conviction :

— Vous aimeriez prendre un pot avec moi après votre boulot ?

La jeune femme, en blouse blanche sur la poche de laquelle un badge fait d'un mortier et d'un pilon annonce clairement ce qu'elle fait, reste un instant hésitante. Puis d'une voix légèrement troublée, elle réplique timidement :

— Je ne sais pas si c'est bien raisonnable. Je...

— Allons, un verre n'engage à rien. Je ne vais pas vous sauter dessus, surtout si c'est vous qui choisissez l'endroit. Et vous seriez mon invitée.

— Bon... alors d'accord. Au Café des Sports ? Mais je sors seulement à dix-neuf heures.

Ainsi débute une idylle entre Paule, jeune préparatrice en pharmacie et Damien, avocat stagiaire dans une étude de la ville. Ces deux-là sont faits pour se rencontrer. Alors le soir venu, devant la porte de l'officine, un grand gaillard dégingandé saute d'un pied sur l'autre, attendant sur le trottoir la sortie de la jeune femme. Elle arrive quelques minutes après que les cloches de l'église toute proche viennent de sonner l'Angélus. Cette fois, elle est en jupe relativement courte, juchée sur des escarpins à talons hauts défiant les lois de l'équilibre.

Sous son corsage, une poitrine prometteuse tressaute joyeusement à chacun des pas de la demoiselle, et les yeux bleus du garçon sont irrésistiblement attirés par cette danse singulière. Son visage devient tout rouge de ne pouvoir détacher ses prunelles de ce paradis qui doit être bien libre sous un voile de tissu endiablé au point d'envoûter le jeune homme. Tous deux marchent de concert vers l'oasis qui va leur permettre de se connaître, de commencer aussi peut-être à s'apprivoiser. Tous les couples du monde débutent de cette manière... le temps du flirt !

⋆

Si Dimitri ressemble physiquement à son frère, il en est tout autrement de son caractère. Depuis sa plus tendre enfance il est plus facétieux, se jouant des autres grâce à cette similitude de traits.

Souvent Damien est rendu responsable des blagues de mauvais goût de son frère. Du reste, son jumeau prend un malin plaisir à se substituer à son sosie. Même leurs parents ont bien du mal à les différencier ; alors, les étrangers à la famille... Plus les enfants grandissent, plus ces traits se renforcent. Les bons comme les mauvais, et à plusieurs reprises Damien se trouve en posture délicate à cause de son frère.

Pourtant, ni l'un ni l'autre ne saurait vivre très loin de son jumeau. C'est un peu comme si un fil invisible les reliait et que par cette connexion tous leurs sentiments, leurs ressentis se transmettaient. Mentalement, ce que l'un ressent, l'autre le subit également. Une force bizarre qui les pousse à ne jamais s'éloigner de son double et qui pourrit parfois la vie du plus doux des deux. Dimitri est un zeste plus profiteur que son frérot, et il est moins regardant sur les moyens pour parvenir à ses fins. Dans le cadre de leurs études, si Damien a été un élève brillant, il a aussi dû se dévouer à maintes reprises pour que Dimitri obtienne son bac.

Sans vraies violences, le pauvre Damien s'est vu obligé par son frère à se présenter à certains oraux en lieu et place de Dimitri. L'esprit de persuasion de son autre lui est tel que le plus crédule des deux n'a jamais su résister aux demandes empressées de Dimitri. Alors cette rencontre avec Paule, bien entendu que Damien n'en fait pas état auprès de son jumeau. Mais l'autre pressent ce qui se passe, parce que cette fois c'est plus sérieux, et l'amoureux balbutiant se ferme comme une huître. Il ne dit pas un mot de cette relation qui débute avec la jolie brune de la pharmacie.

Pourtant, le futé Dimitri n'arrête pas, dans l'appartement qu'il partage avec son frère, de poser des tas de questions. Ce qui fait que Damien se sent comme pris au piège et ne sait trop comment faire avec son amie pour expérimenter une première fois hors de la présence de son double envahissant. La jeune fille vit encore chez ses parents ; ceux-ci non plus ne sont pas au courant de ce flirt de plus en plus poussé. Alors, comment faire pour échanger plus

que de simples baisers dont ni elle ni lui finiront par ne plus se contenter ?

Et puis les journées de repos prises dans l'appartement en compagnie de Dimitri sont devenues compliquées. L'autre, confusément, sent bien que son frère garde l'esprit occupé en permanence. Il aimerait bien comprendre ce qui se passe depuis quelque temps. Damien ne l'a jamais autant tenu à l'écart de tout un pan de son existence. L'interconnexion qui se crée en permanence cependant trahit ce garçon dont le cœur vibre pour Paule.

— Qu'est ce qui t'arrive, mon vieux ? Tu as des ennuis ? Toi, le fils si sage de papa et maman, tu t'es fourré dans une histoire dont tu ne veux pas me parler ? Allez, ne me prends pas pour une bille, Damien. Dis-moi ce qui te prend la tête de cette manière.

— Mais rien, rien, je t'assure. Je ne sais pas si c'est une si bonne idée que cela de partager un appartement tous les deux.

— Ah, c'est donc ça ? Tu ne veux plus que nous vivions ensemble ? Tu as donc une bonne raison pour entrevoir cette séparation ; il y a une gonzesse là dessous... Je savais bien que tu me cachais quelque chose.

— Mais pas du tout ! Que vas-tu encore imaginer ? C'est juste que l'on se marche dessus dans cet endroit confiné.

— Tu n'as pas toujours dit cela. Et puis nous ne sommes pas faits pour nous éloigner l'un de l'autre. Je trouve bizarres tes réactions depuis quelque temps. Elle est jolie au moins ?

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes... Et puis il y a des choses dans la vie que je ne veux pour rien au monde partager...

— Pas même avec moi ? Tu es sûr ? Nous sommes le prolongement de l'autre. Tu es moi, je suis toi, ne l'oublie jamais. Donc il s'agit bien d'une nana...

— Pff ! Je vais chercher un autre logement. Acheter peut-être un appartement en ville, plus proche de mon boulot.

— Eh bien, elle doit valoir sacrément le coup pour que tu envisages une séparation aussi radicale ! Pourquoi ne me la présentes-tu pas ?

— Il n'y a personne à présenter. Et puis moi, je ne sais rien de tes petites amies... Tu n'en parles jamais.

— Tu es si semblable à moi, Damien... Si j'avais une amie, une copine, un flirt, tu serais le premier averti : tu sais bien, ce sixième sens qui nous garde si proches l'un de l'autre. Et puis, si j'en avais une aussi... je partagerais, moi.

— Quoi ? Mais tu es cinglé, ma parole ! Les filles ne sont pas des objets que l'on peut se refiler comme ça sans vergogne.

— Tu sais bien que nous avons toujours eu les mêmes goûts, les mêmes attirances... Le jour où j'aimerai une fille, une femme, tu l'aimeras forcément toi aussi. Et l'inverse est vrai également. Tout comme je sens – je sais – que tu es amoureux et que cette femme... je l'aime déjà.

— Bon, tu termines là ton délire : il n'y a personne, un point c'est tout ! Je vais au cinoche, tu auras le temps de te calmer. Je file. À tout à l'heure, et songe que je vais vraisemblablement chercher un appartement pour vivre séparément.

— Mais... c'est du sérieux, dis donc ! Je n'en reviens pas : Damien est amoureux... Amoureux, le frangin...

Damien plante là son emmerdeur de frère et remonte vers le complexe où les salles de cinéma voient déjà de longues files d'attente se créer. Il a donné rendez-vous à Paule dans le hall, près de la machine qui, pour quelques pièces, distribue bonbons ou sodas. Elle est éblouissante. Son visage diaboliquement fardé, illuminé par deux lèvres au sourire enjôleur lui troue le cœur. Merde... cette femme... c'est déjà une partie de sa jeune vie d'homme. Paule a très vite avancé vers le garçon qui lève sa main en signe de bonsoir. Et quelle grâce dans ces pas qu'elle fait pour venir le serrer dans ses bras, se blottir contre lui...

Restaurant et cinéma

Stéphane rentre. Le moteur de sa voiture ronronne dans l'allée qui descend vers notre nid. Mais Dimitri me gêne. J'entrevois déjà dans le vague de mon esprit ce que je vais en faire. Et la porte qui s'ouvre sur toi, mon amour, me fait abandonner pour un temps mon récit. Je te regarde et tu stoppes net ton élan vers moi.

— Mais... Élyse... tu n'es pas prête ?

— Prête ? Pourquoi, prête ?

— Nous sortons ce soir avec Jeanne et Gabriel. Ne me dis pas que tu as oublié que nous dînons au restaurant.

J'ai relevé ma main sur ma bouche en signe d'étonnement. Tu me fixes comme si j'étais une bête curieuse.

— Enfin, Élyse ? Qu'est-ce qui se passe depuis quelques jours ? Tu es absente à longueur de soirées, et je suppose que la journée... tu n'es pas même habillée. Tu es restée en peignoir toute la journée ? Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qui se passe ? Tu sais bien que c'est important pour mon cabinet, ce dîner.

— Je t'assure que je n'ai plus du tout songé à celui-ci...

— Je vois ! Mais bon, il nous reste une heure pour nous préparer. Tu as besoin de te remettre en forme, ma belle.

Ta main est sur ma joue. Mon cœur s'affole. J'aime ton sourire, mais cependant deux hommes dansent sous mon crâne. Avance au milieu d'eux une jeune brune... Mon histoire me poursuit ; c'est comme si je vivais déjà les aventures de ces trois-là. Cette bouche

qui se pose sur la mienne me réveille pour un temps. J'adore tes baisers, et celui qui nous unit est chaud comme de la braise.

— Viens ! Viens, mon Élyse... la douche nous attend.

— La douche ? Tu es bien certain que c'est juste la douche que tu désires ?

Ma question reste sans réponse immédiate, mais tes mains parlent pour toi. Ce corps qui me serre contre lui alors que le jet tiède nous dégouline sur la tête... comme je le désire également ! Je m'aperçois simplement que si toi tu t'es dévêtu, tu ne m'as pas laissé le temps d'en faire autant. Je suis en nuisette sous la flotte. Le linge me colle à la peau et tu me caresses le visage avec une fougue qui en dit long sur tes idées. Alors mes doigts enserrent l'endroit de toi qui change de volume au gré de nos fantaisies.

La douche devient alcôve, les gestes sont plus sensuels – sexuels, devrais-je avouer – et je me prends au jeu de l'amour et du sexe. Tu es si fort ! Tu es si merveilleusement mâle que je suis très vite emportée vers un septième ciel orageux. Mais les seuls éclairs qui illuminent le plafond de notre salle de bain sont ces éclats qui font briller nos yeux. Nos gémissements sont de plus en plus montés en épingle. Tous tendent vers une jouissance inéluctable. Nous serons en retard pour ton dîner... tant pis pour tes amis !

⋆

Si Jeanne est une gentille femme, son mari, lui, en revanche, est rasoir comme un lama. Elle est effacée, timide, et pourtant ça fait quelques années déjà que nous nous côtoyons pour votre travail. J'aime bien sa petite tête de fouine et je la trouve plutôt rigolote. Il lui faut compenser parce que sans nul doute, avec son Gabriel, elle ne doit pas rire tous les jours. Bon, c'est juste mon impression, mais quelque chose me dit qu'elle lui est plus soumise qu'amoureuse. Dès qu'il lève les yeux sur elle, elle baisse la tête.

Et toi, Stéphane, je te sens bien émoustillé devant cette petite femme dont le mari, ton ami, ne semble pas faire grand cas. Tu

t'excuses pour notre retard alors que nous venons de les rejoindre à une table de « Chez Gustave ». J'aime la cuisine de ce restaurant, et les patrons sont sympathiques. Jeanne me parle, mais je suis retournée dans mon monde, celui de Paule et Damien, et les bruits qui me parviennent se mélangent avec ceux que j'imagine dans mon écrit.

— Élyse ? Hé-oh ! Tu es où, là ?

— Hein ? Quoi ? Pardon...

— Jeanne te parle depuis cinq minutes et tu es absente.

— Oh ! Oui, oui, pardon ! Je suis un peu lasse en ce moment. Vous me disiez, Jeanne ?

— Stéphane nous a raconté que vous êtes sur un nouveau roman ?

— Oui. Je ne suis pas que *sur* lui : je suis *dedans*, et je rêve toujours un peu lorsque je suis en phase d'écriture.

— Ça doit être passionnant, fascinant d'imaginer des personnages, une intrigue... Je ne crois pas que je serais capable de raconter ce que parfois j'imagine, moi.

— Ça n'a rien de compliqué. Je n'aime pas parler de ce que j'écris ; un soupçon de superstition, sans doute.

— Nous ne saurons donc rien, Élyse... Et toi, Jeanne, arrête d'importuner l'épouse de Stéphane avec tes questions. Tu ne sais pas écrire, de toute façon.

— Oh, rassurez-vous, Gabriel : Jeanne ne m'importune nullement. Quant à écrire, tout le monde peut le faire, quoi que vous, vous en pensiez.

Je viens de répondre plutôt sèchement. Ce type est un goujat et j'ai du mal à m'expliquer ce que toi, mon mari, tu peux avoir de commun avec ce zèbre. Il a rabroué vertement son épouse devant nous. Je ne le piffe décidément pas, ce Gabriel avec qui tu es en relation de travail. Comment Jeanne peut-elle aussi se laisser parler de la sorte ? Ça reste un mystère pour moi. Pourtant, ces deux-là sont ensemble depuis aussi longtemps que nous. Elle n'a toujours

pas relevé les quinquets, restant ainsi dans la position parfaite de la soumise. Un court instant je me demande si finalement ce n'est pas seulement un jeu.

— Votre dernier roman... je l'ai dévoré. Gabriel a raison : je ne saurai jamais écrire ; enfin, aussi bien que vous le faites, je veux dire. Donc rien à dévoiler sur le prochain ?

— Même moi, ma chère Jeanne, je n'ai pas la primeur d'une seule ligne de ses livres. Alors vous n'avez aucune chance.

— Comment peut-on perdre son temps en griffonnant des bouquins de quais de gare ?

— Je vous trouve bien amer, mon cher Gabriel... Tout le monde ne peut pas être sérieux au point de refuser aux autres le moindre petit plaisir. L'écriture est aussi une soupape de sécurité qui me permet d'extérioriser mes vieux démons. Et je ne me plains pas ; mes livres me donnent de l'argent de poche. Stéphane n'assume donc pas tout de notre existence.

— Bon... on prend un dessert ? Je crois que vous devriez changer de sujet tous les deux. Vous n'allez pas vous écharper au restaurant, n'est-ce pas ?

Tu as remis les choses en place. C'est vrai que ce loustic-là me sort par les yeux. Un con dans toute sa splendeur ! Et pour l'emmerder, je m'entends soudain dire à son épouse :

— Mais, ma chère Jeanne, si vous avez le droit de conduire, vous pouvez toujours me rendre visite. Je vous invite volontiers à venir partager avec moi quelques heures de ces solitudes que nos bons hommes nous offrent en travaillant à leur bureau. Vous permettrez bien à votre épouse de venir me voir, Gabriel ?

— Oh, elle est libre. Elle fait ce qu'elle veut.

— Alors, Jeanne, viendrez-vous prendre un morceau de gâteau en ma compagnie un de ces après-midis tristement vides ?

— Oui. Oui, bien entendu... Voici la carte des desserts ; voyons ce qu'elle nous propose de bon... Ah, des profiteroles ! Mon péché mignon.

Jeanne coupe court. La carte n'est qu'un prétexte pour désamorcer un conflit latent entre son mari et moi. Quant à toi, Stéphane, je sens que la pression que tu retiens depuis le début de l'échauffourée se dégonfle enfin. Finalement, les douceurs du dessert sont les bienvenues. Et en tournant la cuillère dans ma tasse de café noir, j'imagine une scène où Paule serait – sera ? – une héroïne. Je ne sais pas trop encore, mais la soumission n'est pas mon truc. Alors Jeanne a-t-elle peut-être de quoi alimenter mon imaginaire ?

⋆

Du film, Damien n'en retient rien. Ses regards ne sont pas rivés sur l'écran où les démêlés d'un directeur des Postes secouent de rire les spectateurs. Il a bien d'autres vues pour illuminer ses prunelles : la position assise et les mouvements qui agitent son amie lui montrent des plages bien plus intéressantes. Oh, il tente bien de résister à cette incroyable dérive de ses yeux sur ces deux cuisses desquelles la jupe, décidément trop courte, dévoile une peau blanche. Inlassablement, les quinquets masculins replongent, convergent vers ce point qui se devine plus qu'il ne se voit. Paule s'en rend-elle compte ? Combien de fois le garçon doit-il se retenir pour ne pas laisser sa main filer vers ce sanctuaire formé par l'attache des membres inférieurs et du tronc de cette dulcinée dont il espère tant ?

Le générique de fin s'affiche sur la toile, et dans le brouhaha de la salle qui se lève les deux jeunes gens se sont pris la main. Debout contre elle dans la longue file qui se dirige lentement vers la sortie, Damien se frotte presque langoureusement contre le derrière de Paule qui le précède. Elle se retourne pour s'assurer que c'est bien lui qui la serre de la sorte. Le sourire qu'elle affiche en croisant les yeux de son compagnon en dit long sur ses attentes, mais la cohue ne dure que jusqu'à ce que l'air de la nuit les happe. Cette fois ils rentrent, remontant les rues sans trop savoir où aller.

— Tu m'emmènes chez toi, Damien ? J'aimerais un café...

— ...! Tu ne préfères pas que nous le prenions dans un bar ? Celui de notre premier rendez-vous...

— On dirait que tu as peur de me montrer où tu habites. C'est drôle comme réaction.

— Mais non... Je... C'est simplement que mon coloc est toujours là.

— Ah ? Tu ne m'as jamais parlé de ton voisin de chambre. Il te fait peur ? On dirait que tu hésites. Mais cet appartement que tu partages, tu y es autant chez toi que lui, non ? J'ai du mal de saisir, là...

— C'est... c'est une longue histoire, et je n'ai pas vraiment envie de parler de lui ici, ni ailleurs non plus.

— Il vit seul lui aussi ? Tu imagines que je pourrais tomber amoureuse de ton ami ? C'est donc cela ?

— Mais non... Je te promets que nous irons chez moi... la prochaine fois.

— Ouais... Bon, patientons donc, alors. Mais pas trop longtemps ; je pourrais bien me lasser. Et puis c'est ce soir que j'étais bien disposée à...

— À quoi ? Dis-moi, ma Paule... À quoi serais-tu disposée ?

— Ben... Je ne veux pas non plus mourir vieille fille ou... vierge. Et tu n'as donc pas compris que je suis suffisamment amoureuse de toi pour te donner... ce que personne n'a jamais eu ?

— Oh ! Moi aussi je t'aime tant !

— Tu montres bien peu d'empressement à me le prouver, et j'ai du mal à comprendre ; il ne va sûrement pas me violer, ton colocataire. La prochaine fois... tu me le promets ?

— Oui ! Oui, mon amour, je te le jure.

Et les deux tourtereaux, avant d'entrer dans le bar, s'embrassent fougueusement sur un banc public. Damien laisse filer ses mains sur le tissu qui protège le corps de la jolie poupée qui est assise là, près de lui. Mais...

— Ah non ! Puisque tu ne veux pas aller chez toi, tu ne touches pas non plus. Après tout, il n'y a pas que moi qui puisse attendre encore. Allez, viens ! Allons boire ce café.

Un peu décontenancé et peut-être piqué au vif, le jeune homme s'écarte de sa petite amie presque brutalement.

Dans la salle se trouvent d'autres couples qui sortent sans doute aussi du cinéma. Lorsque Paule va aux toilettes pour satisfaire un besoin pressant, son copain téléphone à son jumeau :

— Allô ! C'est toi, Dimitri ?

— Qui veux-tu que ce soit si tu as fait mon numéro ? Tu as donc un problème pour que tu m'appelles ?

— Non ! Non, je voulais juste savoir où tu étais...

— Mais, chez mes amis : tu as oublié que c'était l'anniversaire de Marion ? J'y suis invité. Je renterai demain dans la matinée.

— Excuse-moi, je n'ai plus pensé à l'anniversaire de Marion. François est là aussi, alors ?

— Ben, c'est mieux, non ? C'est son fiancé, alors sa présence ce soir me semble naturelle.

— Ouais, bien sûr. Je suis bête... Bon, eh bien bonne soirée. Je ne laisse donc pas les clés dans la serrure. Tâche de ne pas me réveiller à ton retour demain matin.

— T'es bizarre, toi ! Tu es certain que tout va bien ? Ta voix... et il y a du monde autour de toi ?

— T'inquiète ! Je suis au Bar des Sports avec des potes. Allez, amuse-toi bien, frérot !

Damien range à peine son portable que Paule est déjà de retour du petit coin. Bon Dieu, qu'elle est belle avec son gloss qui lui fait de jolies lippes brillantes ! Il n'a toujours pas commandé les boissons, alors d'un coup il se lève.

— Bon, c'est toi qui as raison, mon ange. Viens. Après tout, mon coloc, on s'en tape.

— ... ! Tu veux dire que nous allons chez toi ?

— Oui. Viens ; inutile de nous perdre dans une attente interminable. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Eh bien, te voici bien pressé d'un coup... mais ce n'est pas pour me déplaire. On prendra un café dans ton appartement, c'est mieux.

— Oui. Un café ou autre chose...

Le chemin pour se rendre chez lui n'est pas très long. Mais, bon sang, comme il paraît infiniment s'étirer sous leurs pas ! Paule lui tient la main ; sa voix douce parvient aux oreilles de Damien comme une musique tombée du Ciel. Il est en transe, se projetant déjà dans ce qui va arriver. Dans sa caboche, il y a tant de bousculades... Sera-t-il à la hauteur ? Saura-t-il avoir les bons gestes ? Cette fille, cette femme qui se trouve à ses côtés, c'est son avenir. Il se fait du souci, et cependant l'envie qui l'envahit est si violente... Il en tremble au point qu'elle doit le calmer pour que la serrure se déverrouille. Paule continue de sourire.

Désormais ils sont dans l'appartement plongé dans le noir. Il se tourne vers elle et leurs visages se retrouvent. Un long baiser les unit là, dans une entrée dont elle ne voit rien. Les doigts se nouent, pactisent pour chercher les sensations de ces jeux nouveaux. Le reste est affaire de patience et de morale. Ils se dévoilent enfin petit à petit, toujours dans une obscurité que rien ne vient perturber. Plus aisé peut-être de se dénuder sans se voir ? C'est donc à tâtons que les deux fantômes dans la nuit se frôlent, se touchent, se délivrent de leurs appréhensions mutuelles. Et sur la page *Word*, deux êtres s'aiment enfin sous mes doigts anxieux.

⋆

Dans ma caboche défilent des images de couples enlacés ; je revois mes propres corps-à-corps avec un Stéphane déchaîné, ivre d'amour et de désir. Je vais détailler cette scène de sexe qui ouvre une ère nouvelle entre deux presque amants qui feront tout ce que je veux. Et alors que les premiers mots jaillissent sur le rectangle

immaculé, la sonnette de la porte fait refluer pour un temps la fougue amoureuse de mes deux héros. J'hésite entre ne pas me montrer et aller ouvrir.

Un second tintement m'ennuie vraiment ; alors je me lève, déjà prête à griffer l'intrus qui se permet de me déranger en plein dans... un acte sexuel virtuel. Puis ma colère retombe comme un soufflé sorti trop vite du four : elle est là, devant moi, presque triste avec un sourire qui n'arrive pas à la rendre joyeuse.

— Jeanne ? Si je m'attendais à votre visite...

— Merci de me recevoir, Élyse. J'ai craint un instant que vous ne soyez absente. Je ne sais pas quand j'aurais trouvé le courage de revenir vous voir.

— C'est donc un acte surhumain que de faire les quelques kilomètres qui nous séparent ? À moins que ce n'en soit un de me rencontrer ?

— Non ; je me suis mal exprimée. Mon mari... il ne sait pas que je suis là. Et je pense que s'il l'apprend, il n'appréciera pas vraiment.

— Mais n'ayez aucune crainte : je ne vais pas l'appeler pour le lui dire. De toute façon, le courant ne passe pas du tout entre lui et moi.

— Oh, il n'est pas spécialement... votre ami non plus. Et il lui arrive de se montrer parfois plutôt... Comment dire ? Pas gentil en parole avec vous, et... en acte avec moi.

— J'ai cru sentir cela lors de notre dîner, mais je pensais m'être trompée puisque ça fait si longtemps que vous êtes ensemble. Vous devez l'aimer quelque peu pour ne pas partir.

— Vous savez, je suis entièrement dépendante de lui. Financièrement, et psychologiquement aussi. Il a des arguments... que je ne peux pas contrer, surtout lorsqu'il est en colère.

— Il... il vous frappe ? Non ! Ne me dites pas que... Ce serait ignoble !

— Je me suis... je veux dire que je suis partie. Le fait de vous savoir prête à me recevoir m'a donné un courage qui jusque-là me faisait défaut. J'ai lu dans vos regards que vous soupçonniez ce qui se passait entre Gabriel et moi. Peu de gens le devinent, mais il est terriblement autoritaire.

— Je n'ai pas supposé cela ; plutôt une forme d'amour avec quelques règles spécifiques librement consenties, pas de la violence conjugale.

— Oui, au début c'était une sorte de jeu auquel j'adhérais tout à fait. Puis c'est devenu quotidien, et maintenant il se passe carrément de mon accord. Il dit qu'il n'en a plus besoin puisque je l'étais au départ.

— J'ai beaucoup de peine à vous suivre, là. Ça fait donc longtemps que vous pratiquez vos... ce que vous appelez « jeux » ?

— Au fil du temps, ils sont devenus moins... jeux, et plus coups non retenus. J'ai tenté à plusieurs reprises de lui faire comprendre que je ne voulais plus, qu'il devait cesser, mais il ne saura jamais, et de plus il ne dose plus ses... mouvements.

— Mais... c'est horrible ! Vous savez que dans un couple personne ne doit se comporter comme un barbare ou violer l'autre. Il faut vous défendre.

— Je... je ne veux pas déballer tout ceci devant la police ou les gendarmes. Non, je désire seulement reprendre ma liberté.

— C'est votre choix tout autant que votre droit. Vous l'aimez encore, donc ?

— Je ne sais plus vraiment. Il est si différent que je ne reconnais plus l'homme que j'ai épousé. Ces jeux ont tué notre couple, et ils vont finir par moi aussi me... Parfois, il est d'une cruauté impossible à décrire.

— Stéphane va rentrer dans une petite heure ; nous allons vous aider, je vous le promets. Nous pouvons sans doute vous garder ici le temps que les choses se mettent en place pour vous : je ne vous abandonnerai pas à votre triste sort. Après, c'est à vous de

prendre les orientations de votre existence en main. Un mari n'a pas à tout décider pour sa femme.

— Vous avez raison. Je peux vous demander quelque chose ?

— Mais évidemment. Dites-moi...

— Je pourrais... j'aimerais utiliser votre salle de bain ; c'est possible ?

— Je vais faire mieux : venez, je vais vous donner notre chambre d'amis qui dispose d'une salle de bain et de toilettes indépendantes. Vous y serez comme chez vous.

— Mieux, sans doute... Merci, c'est très aimable à vous.

Elle me suit et avance avec précaution dans le couloir au fond duquel une porte s'ouvre sur une chambre. Nous y entrons, et elle regarde partout, comme émerveillée par ces murs de bois ; puis la douche, et elle me remercie une fois encore.

— Vous n'avez besoin de rien ? Un drap de bain ? Je vais vous apporter cela et des produits pour la douche ; je reviens.

— Oui... merci.

Je repars vers le placard où nous rangeons nos produits d'hygiène : savon, gel douche, shampooing, et tout ce qu'il faut à une femme pour se faire belle. Lorsque je reviens, elle s'est à demi dévêtue. Je suis médusée par ce que j'entraperçois : ses épaules portent des marques, des stries rouge sombre. Elle s'aperçoit que mes yeux sont posés sur son dos.

— Vous comprenez pourquoi je devais fuir ? Sans doute me jugerez-vous folle d'avoir attendu aussi longtemps... mais j'ai toujours cru que ça allait s'arranger.

Je déglutis difficilement. Ma salive me reste en travers de la gorge. Que dire à cette pauvre Jeanne ? Je ne trouve aucun mot pour la réconforter. Et alors qu'elle disparaît derrière la cloison de la salle d'eau, je m'éclipse, horrifiée par ces traces qu'elle porte. Il me faut revenir vers mes deux amoureux dans le sombre de l'entrée, toujours figés dans une position qui, d'ordinaire, ne souffre aucune pause, surtout aussi longue.

⋆

Paule glousse doucement alors que Damien la caresse tendrement. Ils s'embrassent, petits bécots entrecoupés de pelles plus langoureuses. De celles qui coupent le souffle, qui privent d'air avec ces circonstances atténuantes qu'elles sont terriblement excitantes. Ces baisers amoureux font monter la température des deux corps qui se meuvent toujours debout dans l'entrée sans lumière. Puis, en la tirant par le poignet, le garçon oriente la jolie brune vers une autre pièce. Ce n'est que lorsque ses mollets prennent appui sur une surface dure qu'elle réalise : Damien l'a emmenée dans une chambre, et désormais c'est sur la surface rectangulaire d'un grand lit que les câlins s'improvisent. Des attouchements à l'horizontale, des effleurements où mains et bouches s'allient dans la découverte d'une autre anatomie, avec de beaux reliefs chez la femme et une excroissance sympathique pour l'homme. Chacun, dans un registre proche, tâte, soupèse, embrasse, déguste même ces éléments diamétralement opposés.

Il est lent, n'osant rien brusquer. Peur de faire mal ou plaisir d'en découvrir davantage tout en gardant en souvenir ces premiers passages si délicats sur le corps neuf de Paule ? Et puis il y a ces soupirs, ceux qu'elle ne peut – ne veut – contenir, qui montent en souffles courts ou accélérés, juste en fonction de ce que les mains qui flirtent avec son épiderme lui apportent comme sensations. Elle se laisse cajoler, grand bébé alangui sur ce lit où elle sait qu'elle va devenir femme.

Damien prend son temps ; il tâtonne dans l'obscurité, seulement guidé par un instinct masculin qui se fait jour chez les hommes depuis la nuit des temps. Il ne se prive d'aucune découverte des côtes et des plages, son Amérique à lui est sous ses doigts, ouverte et prête au sacrifice. Sa langue aussi participe à ce festin : elle suit d'un cou gracile à la pointe d'un sein une piste inexplorée, s'arrêtant sur l'un d'eux de temps à autre pour mieux finir sa

course. Les râles de Paule sont comme un engagement à continuer le voyage.

Lorsque sous ses doigts, après de longues minutes, Damien découvre une pelouse légère perdue en bas de ce ventre plat et chaud, lui aussi a des réactions épidermiques que sa complice ressent presque violemment. Dans ses lentes reptations pour que son visage suive les courbes en pente ou les vallées de cette belle étendue, son propre corps s'est positionné de telle manière qu'elle ne peut ignorer ce qui différencie leurs deux anatomies. Ses frémissements sont communicatifs. Une chair de poule significative se répand sur cet épiderme offert, ouvert à la balade nocturne du jeune mâle.

Paule ne bronche plus, seulement attentive à ces merveilleuses caresses que lui distille son ami. Elle sent pourtant contre son visage la chose enflée qui tranche avec le reste harmonieux du corps de son amoureux. Elle ne voit pas, se contentant de humer des odeurs inconnues, celles de cette envie masculine qui navigue dans les parages de son nez, de sa bouche. C'est alors comme un serpent humide qu'elle déploie pour venir longer ce mât qui se frotte à sa joue, à son menton, partout sur son visage.

Un doigt. Lequel ? Elle ne saura jamais, mais l'important c'est qu'il soit rempli d'une tendresse et d'une douceur suffisante pour vagabonder sur deux lèvres gonflées de sa féminité. Elle en oublie ses dernières retenues. Lui aussi a gigoté suffisamment pour que sa trique raide atteigne sa bouche. C'est cet instant qu'ils choisissent pour découvrir d'une langue vivace leurs originalités et dissemblances. Ce ne sont plus que des gémissements que les gorges libèrent, qui s'emmêlent et se diluent dans la noirceur d'une nuit de plus en plus surchauffée.

Paule garde son corps bien calé sur une couette dans laquelle il s'enfonce. Et lorsque Damien fait un mouvement du bassin, sans doute pour trouver une position plus stable, l'engin si proche des lèvres de la jeune femme trouve finalement une autre issue. Cette fois, la jeune héroïne de mon histoire sent la texture de cette épée

qui rôde depuis trop longtemps dans les parages. Elle happe, pour mieux laper à petits coups répétés la baguette qui ce soir se veut magique. Et puis le calme, le faux silence seulement perturbé par des soupirs se déchire alors que mes doigts sur le clavier mènent mes deux héros vers une conclusion idéale.

Ivresse passagère

— Oh ! Je vous dérange peut-être ? Je... j'aurais besoin...

— Non, Jeanne, vous ne me dérangez pas. Vous disiez avoir besoin de quelque chose ?

— Oui... un sèche-cheveux... si c'est possible.

— Mais bien entendu ! Je vais vous le chercher... Je ne pense jamais que nous, les femmes, nous avons besoin de ce genre d'ustensile pour nous faire belles.

— Vous écriviez ? Comme j'aimerais savoir faire ce genre de...

— Oh, ne vous inquiétez pas ; mes personnages ne vont pas s'envoler. De toute façon, ils sauront, et devront attendre mon retour pour finir ce que je voulais qu'ils fassent.

— Vous me ferez lire quelques passages de votre livre ?

— Je dois dire que même Stéphane n'a pas ce privilège de lire pendant la rédaction de mes récits. Quand ils sont finis, alors oui, là seulement il a le droit de me donner son sentiment. Je reviens parfois sur quelques points, suite à ses conseils...

Je file vers ma salle de bain pour y prendre l'engin qui va lui remettre la chevelure en état. Je la trouve un peu penchée en avant sur le dossier de mon siège, et je comprends qu'elle a lu au moins un paragraphe de ce que la page ouverte laisse paraître. Elle tourne son visage vers moi, me laissant deviner des rougeurs sur les joues. Ses yeux brillent alors qu'elle se saisit de l'objet qu'elle m'a réclamé. Et je réalise soudain qu'elle ne porte pour tout vêtement que le drap de bain que je lui ai fourni.

Son sourire... il est... comment dire ? Amusé ou gêné ? Difficile à cerner. Mais je suis certaine que le peu qu'elle a lu, ces quelques phrases lui ont chauffé les sangs. Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais une chose est sûre : Jeanne est émoustillée par les quelques lignes dont elle a aperçu la trame sur l'écran.

— Merci, Élyse ! Vous me sauvez la vie. Je vais me faire belle pour...

— Pour vous ! C'est pour vous qu'il vous faut vous sentir bien. Vous êtes belle, et beaucoup d'hommes seraient heureux de rencontrer une femme telle que vous. Je vous assure que c'est sincère.

— Oui ? Merci pour votre réconfort.

Elle pousse un soupir énorme et s'apprête à repartir vers la chambre d'amis, mais avant de franchir la porte :

— Je ne saurai jamais écrire comme vous le faites ; vous avez un vrai don ! Je me suis permis de lire deux ou trois lignes, et celles-ci sont si réalistes... J'aime et je suis fan ! Votre livre, comme les précédents... je l'achèterai.

— ... ?

Le feu follet vient de courir vers la chambre d'amis. Et mon oreille perçoit le ronronnement du moteur de la porte du garage. Tu reviens donc du travail. Presque à regret, je jette un regard sur l'écran. Machinalement j'enregistre ce qui y paraît, et le curseur de ma souris vient plonger Paule, Damien et les autres dans une attente forcée. Quant à moi, je viens t'accueillir, toi, mon plus fidèle admirateur, mon amour de toujours. Il me faut t'annoncer notre visiteuse impromptue...

Ton entrée est toujours très discrète. Et comme je te connais depuis si longtemps, inutile de te parler avant que tu sois allé à la douche. C'est un vrai rite, un cérémonial quotidien. Ta manière bien particulière de sortir du monde de ton travail. Tu te décrasses pour te débarrasser des impuretés de ton bureau qui te collent à la peau. Mais avant ce passage obligé à la salle de bain, je réclame

toujours mon baiser. Oh non, pas un patin des grands soirs : juste ce bisou qui nous relie, nous garde proches. Ce petit câlin bien franc pour que notre amour se rassure à chaque départ autant qu'à tous les retours.

Mais ai-je sur le visage un air non conforme à celui si habituel ? Je n'en sais rien, et j'ai pourtant la sensation que tu lis en moi comme dans un livre ouvert. Il n'y a aucun mot, juste la bise qui claque dans l'entrée ; je sens cependant que tu as un léger recul, bien que tu t'abstiennes de poser la question qui te brûle les lèvres. Je t'aime aussi pour ce flegme et cette élégance à ne pas m'abreuver d'emblée d'interrogations. J'entends déjà le bruit de l'eau de notre douche qui coule alors que la silhouette frêle de Jeanne me rejoint dans la cuisine.

— Votre mari est rentré, n'est-ce pas ?

— Oui, il prend sa douche, comme tous les soirs après le travail. Sa manière à lui de laisser de côté son boulot.

— Je connais cela... enfin, j'ai connu cela, mais les évènements des dernières années ont changé bien des rituels. Il ne va pas me mettre à la porte ?

— Comment pouvez-vous penser cela ? C'est un homme doux et aimable. Et puis je me demande si lui non plus ne soupçonnait pas Gabriel de... bon, de ce que vous savez.

— Oui... je peux faire quelque chose pour vous aider ?

— Vous voulez dresser la table ? Le dîner est au four et sera bientôt prêt. Je le prépare le matin : ainsi, le soir nous dînons tous les deux ; pour quelque temps, ce sera tous les trois. Mais je vous prie de m'excuser, je dois aller le prévenir de votre présence, sinon...

Je n'ai guère le loisir d'en dire plus. Ce que d'un coup je viens de redouter se produit. Comme tu as l'habitude de le faire, tu es sorti de la douche. Pour ce second baiser que nous affectionnons tout particulièrement. Seulement celui-là, tu viens toujours me le voler dès ta sortie du jet tiède, alors que tu es encore humide de ta

douche. Et... bien entendu, personne n'aurait l'idée de se rhabiller avant d'être sec ! Tu as fait deux pas, mais au troisième tu réalises soudain que... je ne suis pas seule. Un moment de flottement, et tes mains se portent sur cette petite bête qui dort au centre de toi.

À mes côtés, je sens que les yeux de Jeanne se posent sur ton sexe. Et elle a comme un mouvement de recul. Pas de peur, juste d'étonnement. Tu es surpris, mais je crois qu'elle aussi ne s'attendait pas à te voir surgir aussi nu qu'un ver dans notre espace. Ses joues attestent de sa gêne par une rougeur émotionnelle intense. Et moi, je me traite d'idiote de ne pas avoir rompu, pour une fois, cette coutume que nous avons de ne pas nous parler avant ta douche. Et c'est ton dos qui brusquement nous apparaît alors que prestement tu repars d'où tu sors.

Jeanne n'ose plus me regarder. Alors je fais, moi aussi, l'autruche :

— Bon ! Eh bien, nous nous occupons de notre dîner ? J'espère que vous aimez le lapin sauce moutarde et les girolles fraîches ! Un petit apéritif avant de passer aux choses sérieuses ?

— Euh... oui, oui, volontiers.

— Un peu de « troussepinète », un vin d'épine de notre belle Vendée ?

— Je ne connais pas...

— Très léger, un peu sucré-acidulé. Il faut goûter ; nous aimons beaucoup, Stéphane et moi.

— Alors, je veux bien essayer. Je... je...

— Chut ! C'est ma faute. J'aurai dû lui dire de suite que vous étiez chez nous. Mais nous avons nos petites habitudes, et ça m'est sorti de la tête. Je suppose que vous n'en perdrez pas la vue, et lui... s'en remettra aussi. De toute façon, il n'y a rien de dramatique à voir un homme nu.

— Oui, c'est vrai. Mais en vingt et quelques années de mariage, je n'en ai pas vus d'autres que Gabriel... encore que... parfois, j'en ai souvent douté.

— Ah bon ? Vous m'expliquerez, parce que là, j'avoue que je nage un peu...

— Je vous parlerai, bien sûr ; ça pourrait vous donner des idées pour vos petits héros, peut-être. Nos jeux...

Notre conversation est interrompue par ton retour. Cette fois tu es en tenue décente : pantalon de toile et chandail léger. Tu viens vers nous qui, sur la table de la salle à manger, venons de disposer les assiettes et les couverts.

— Bonsoir, Jeanne. Quelle surprise ! Tu aurais pu me le dire, Élyse, que nous avions des invités. Et Gabriel ? Où se cache-t-il ? Il n'est pas avec vous ?

— ... Euh, bonsoir, Stéphane ; c'est moi qui tiens à me faire pardonner. Je suis... c'est difficile à exprimer, je suis seule, et sans doute définitivement. Mais je vous raconterai si vous voulez.

— Ah, je crois deviner. C'en est donc à ce point ? Ce sont vos affaires, et nous ne nous en mêlerons pas. Vous êtes la bienvenue chez nous, ma chère Jeanne, comme Élyse a dû vous le dire.

— Oh oui, votre épouse est charmante et très accueillante. Merci : ça fait chaud au cœur, des amis tels que vous deux.

— Nous passons à table ? « Troussepinète » pour tout le monde alors ?

Ma proposition reçoit un « oui » unanime. L'ambiance autour de notre table se déride au fil du repas. Jeanne est une convive agréable qui ne s'apitoie en rien sur son sort. Elle juge lucidement une situation que je trouve pour ma part plutôt malsaine. Leurs jeux, à Gabriel et à elle, qui se sont durcis au fur et à mesure des années. Lui, en voulant toujours plus, n'a plus su faire la différence entre joute amoureuse et vie réelle. Je suppose que parmi les couples qui expérimentent la violence dans le but initial de pimenter leurs relations sexuelles, beaucoup de ces expériences tournent mal.

À la fin de repas, elle qui dit ne pas avoir l'habitude de boire semble un peu grisée par l'apéritif et le vin de Bordeaux servi avec le lapin embrouille les choses. Elle t'appelle « Gaby », rit de

son erreur, me caresse la joue en m'appelant « ma chatte » ! Bref, une atmosphère détendue qui nous fait sourire toi et moi. Elle réclame même cette fameuse mirabelle dont son mari était... non, *est* toujours friand. Pourquoi devrais-je parler de lui au passé ? Il a commis une erreur, et je ne tiens pas à lui jeter la pierre. Nous en faisons tous, tout le temps.

D'une voix passablement altérée par les alcools successifs, notre invitée devient plus loquace, plus joyeuse, désinhibée par l'excès de boisson. Elle passe du rire aux larmes sans transition. Et au bout d'une heure après le repas, alors que nous sommes tous installés au salon pour regarder la télévision, elle somnole entre toi et moi. Sa tête oscille d'un côté ou de l'autre, sans réelle tenue. Pour finir, elle s'endort sur ton épaule en grognant.

Ta main passée par derrière son épaule est venue saisir la mienne. Jeanne a des sursauts étranges qui nous donnent le sourire. Puis sans raison, elle glisse doucement pour finalement placer sa tête sur tes genoux. Dans le mouvement qu'elle fait pour se positionner confortablement, ses jambes remontent pour s'étendre de tout son long. Je ne sais plus quoi faire de cette patte libre que tu ne cramponnes pas. Comme ça, par hasard, je la place sur les guibolles à demi couvertes qui s'étirent sur mes genoux.

La réaction de Jeanne à cette venue n'est rien d'autre qu'un grognement inaudible. Pourtant nous sentons, toi et moi, qu'elle frémit de tout son être. Et curieusement, je constate que ta main libre est sur le sommet de son crâne. J'imagine tes doigts qui lissent les cheveux, dans un élan non contenu. Pourquoi mon corps réagit-il à cette incroyable idée que tu lui prodigues une caresse ? Mes phalanges aussi sont moites sur la peau que sa tenue dévoile. Alors j'imprime sur cette plage blanche les mêmes gestes que ceux que tu lui distilles sur la chevelure.

Cette fois, Jeanne ronronne doucement. Elle a un sourire béat. Éveillée ou endormie ? Je ne saurais le dire. Ton sourire, alors que tu me jettes un coup d'œil, en dit long sur la satisfaction que tu

as de voir que je te suis dans tes mouvements. Tu serres plus fort ma menotte dans ta grosse patte. Et l'autre qui se tortille, comme pour réclamer des câlineries plus précises...

J'ai peur de ce qui nous arrive ; je sens confusément qu'il ne faut pas grand-chose pour que tout bascule dans... dans une scène digne de mes bouquins. Mais elle est ivre, cette femme couchée là. Et de ce fait nous n'avons pas son consentement. Je sais bien que l'envie est forte, que nous sommes complices ; mais non, je ne veux, ne peux pas abuser de la situation.

— Bon, Stéphane... je crois que Jeanne serait mieux dans un vrai lit. Tu veux bien la porter dans la chambre d'amis ? Elle a trop bu.

— Tu crois ? Elle a pourtant l'air d'apprécier...

— Hum ! Dans son état, je crois qu'elle apprécierait surtout de dormir confortablement installée.

— Dommage, non ? Ça t'aurait plu aussi ? Avoue-le !

— Chut. Porte-la sur le lit. Tu veux bien, mon amour ?

— Ouais ! Une façon déguisée de ne rien avouer...

— Chut... allons-y. Je la déshabillerai, et demain elle sera toute fraîche.

Il se dégage précautionneusement avec une infinie lenteur, et ses bras soulèvent comme un fétu de paille ce corps qui ne réagit pas. Il ne faut qu'une minute ensuite pour la déposer sur la couche où je lui retire un à un ses vêtements. Et toi tu es là qui m'attends. Je lève les yeux dans ta direction.

— File, je vais lui enlever son soutien-gorge et sa culotte. Tu ne vas tout de même pas assister au spectacle...

Je t'entends grommeler quelques paroles, et il me semble comprendre.

— Elle m'a bien vu à poil, elle ! Et ça ne lui a en rien fait perdre la vue. Je peux avoir la parité ?

— File, je te dis...

J'ai plus gloussé que crié, et tu es sorti de la piaule. Alors l'attache du cache-sein, pincée entre pouce et index, finit par libérer deux pommes bien plantées sur sa poitrine. Enfin, je fais glisser le long de ses longues gambettes le triangle de voile qu'elle porte. Cette fois j'ai une vue d'ensemble sur un corps magnifiquement nu. Quelques traces, pas toutes récentes, s'offrent à mes regards. Gabriel ne devait pas y aller de main morte pour que Jeanne garde de telles marques... Alors je remonte le drap et la couverture jusque sous le menton de la femme alitée et quitte la pièce.

⋆

— Tu penses, Élyse, que c'est la fin de leur histoire ? J'aurais cru ce couple plus solide.

— Je n'en sais vraiment rien. Je pense qu'au fond d'elle, Jeanne en est encore profondément amoureuse. Mais tu vois où ça mène, ces jeux mal contrôlés ? Par contre, toi, mon cochon... je t'ai senti plutôt émoustillé, pour ne pas dire excité par la situation.

— Tu veux dire avant que tu ne la couches ? Ben... franchement, te savoir toucher une autre femme... je t'avoue que l'idée m'a traversé l'esprit. Dommage qu'elle ait abusé de la bouteille. Je crois que j'aurais vraiment trouvé cela génial.

— Oui, te voir lui caresser les cheveux, ça ne m'a pas laissée non plus indifférente.

— Ah bon ? Mais moi, c'est de t'avoir aperçue lui tripoter les cuisses... Et puis te regarder la déshabiller... l'idée m'a donné des envies... Tu ne voudrais pas que nous nous amusions un peu ?

— Mais notre amie...

— Oh, dans son état, je ne crois pas qu'elle entende quoi que ce soit. Et je parierais même que demain elle va avoir une sacrée migraine. Alors, mon envie est-elle transmissible ou dois-je dormir avec des pensées salaces non concrétisées ?

— Quelles pensées, je te prie, Monsieur le satyre ?

— Satyre ? Tu veux dire que ça va tirer ? Je crois que... j'ai envie de toi, mon amour.

— Tout de suite les grands mots ! Ils ne sont rien sans un fond de vérité, alors il va falloir que tu me prouves ce que tu avances...

— Volontiers ! Viens donc par ici, ma jolie... Ah-ah... Qu'est-ce que je sens par là ?

— Ça ? Ah, ça, Monsieur, je crois que c'est... oui, c'est un sein. Et il espère votre bouche !

— D'accord, mais je crois qu'elle va être fort occupée par... ceci.

Tu t'es penché sur moi, ta main sur ma poitrine et tes lèvres entrouvertes sur les miennes. Quel baiser plein de promesses ! Mon Dieu, rien à voir avec le bisou de retour après ton travail. Non ! Celui-ci est voluptueux et m'enivre presque autant que l'est notre amie Jeanne. Puis la suite logique ne se raconte que dans les histoires que je relate dans mes livres. Mais qu'est-ce que c'est bon, cette chevauchée où je suis tantôt ta monture et parfois ta cavalière... Un plaisir des sens, un renouveau de nos envies qui nous fait monter vers une jouissance toute neuve.

J'ai au fond du crâne un couple d'amoureux de papier, mais également deux cuisses de femme qui me donnent comme un coup de fouet. Virtuel, bien entendu ! On voit où le réel mène nos amis... bien que, une petite fessée de temps à autre, donnée ou reçue... je ne suis pas contre. Enfin, pas là, pas en ce moment. Je penche plus pour un coït tout en douceur où nos corps se donnent, s'échangent dans un vrai plaisir alors que Jeanne, à quelques mètres, doit rêver d'attouchements semblables. Et finalement, l'esprit l'emporte sur le corps, me renvoyant par vagues successives un orgasme démultiplié.

Je ne sais pas vraiment vers quelle heure s'est achevé notre joute charnelle. Ça n'a du reste aucune espèce d'importance. Mais tu n'as pas vraiment – et moi non plus – envie de dormir. Alors sur le lit défait par nos gesticulations irraisonnées, tu me cajoles un peu. J'aime ces instants où le corps est en paix et que tes

mains viennent pourtant lui garder une certaine électricité, une chaleur juste au-dessus de la moyenne. Un prélude à recommencer nos danses lorsque, après de longues minutes d'un traitement bien doux, tu sais si bien réveiller mes faims.

Dans la tiédeur de cette chambre aux parfums d'amour épicés, ta voix, comme un murmure, me parvient dans la ouate de mon bien-être :

— Et ton roman, ça avance ?

— Hum ! Pas envie de parler de ça. Juste sentir tes doigts qui me frictionnent si bien...

— Oh, Madame a donc de nouveau des vues précises sur ce qui va arriver ?

— Quoi ? Non ! Je veux seulement te dire que je suis bien, que tes caresses me rendent heureuse. Nous nous aimerons toujours, dis ?

— En voilà une de question... Évidemment que je t'aimerai toujours. Enfin jusqu'au lever du prochain jour, c'est certain.

— Salaud... salaud que j'aime ! Oui... continue ! Là, sur le même sentier... non, juste un peu plus ba... as. Oh oui ! C'est... J'adore ce que tu sais si bien faire. Tourne-le doucement, ce doigt qui trouve le point qui me fait tellement de bi... en !

Mon souffle court se coupe dans des apnées qui précèdent toutes la venue d'un grand frisson. Tu es un génie, un elfe de la caresse. Les petits cercles que le bout de ton doigt décrit sur mon clitoris exacerbé me donnent une chair de poule impossible à dissimuler. Et je sens que tu te prends au jeu. Lentement, le désir pas tout à fait mort de la première tournée revient en force. Ma poitrine se soulève alors que je me crispe à chaque passage de tes phalanges qui me massent et astiquent l'endroit si sensible.

Je replonge vertigineusement dans un abyme de désirs, et tu profites de ce moment rare où je ne suis plus tout à fait là, pas encore partie non plus trop loin, pour me demander quelque chose dont je n'ai aucune idée. Mais je ne veux pas me forcer à t'écouter.

Ce serait revenir et couper l'envie dans l'œuf. Alors mon gosier te lâche un « oui » de circonstance. Sans doute voulais-tu savoir si j'étais bien ou si ta caresse portait ses fruits ; alors ce « oui » tout simple, tout bête, te donne des ailes.

Finalement, je succombe à une seconde prise et tu te vautres contre moi dans une position où je ne te vois pas, plus. Les claquements de ton ventre contre mes fesses envahissent l'espace intimiste de notre chambre à coucher, seulement scandés par mes gémissements de bonheur. C'est toujours plus long la seconde fois, soit parce que tu te retiens mieux, soit parce que ta précédente prestation t'oblige à cette attente. Et ta patience m'entraîne vers les nues. Mes ruades sont de plus en plus violentes, moins contrôlées, et je perds la notion du temps et de l'espace qui m'entoure. Petite mort bien agréable vers laquelle ton sexe me propulse inexorablement, sans coup férir.

Je ne me souviens que de ton bras qui ceint ma taille avant de partir vers un pays où tous les rêves sont roses ou bleus. Peuplés de Jeanne ou de Damien et de Paule qui ont tous les traits de mon visage.

⋆

C'est un rayon de soleil facétieux qui me tire de ce néant dont nous nous relevons chaque matin. Mon regard se pose sur toi, et ton sourire me revient avec la perception d'une bonne journée qui s'annonce.

— Alors, ma douce, bien dormi ? Je crois que notre invitée est levée : j'ai entendu le bruit de l'eau dans sa douche ou ses toilettes.

— Pff ! Pas moyen de faire la grasse matinée dans cette baraque ! Tu ne veux pas te lever pour préparer le café ? Elle ne trouvera jamais où sont rangés les bols et les boîtes du petit déjeuner.

— Bon. Si j'y vais, j'ai droit à un bisou ?

— Oh, s'il n'y a que cela pour te faire plaisir...

— Oui... mais pas sur les lèvres, mais sur... ce gaillard déjà au garde-à-vous.

— Beurk ! Au réveil, comme ça ? C'est dégueulasse, non ?

— Allons, tu ne disais pas la même chose cette nuit...

— Pff ! Sale type... d'accord, alors. Mais tu t'approches ; moi, je ne bouge pas.

— Oh, s'il n'y a que cela pour te contenter... Tiens, voici le monsieur.

Ta queue est là, proche de ma bouche. Je ne fais rien d'autre qu'ouvrir les mâchoires et tu te places de manière à limer doucement mon bec. Et c'est que tu bandes déjà... quelle santé ! Au bout de quelques allées et venues, l'inconfortable position que tu as adoptée n'est plus tenable. Alors tu te lèves en me claquant les fesses d'une paume chaude.

— Bien ! Je vais voir si Jeanne est plus accueillante que toi au lever. On ne sait jamais...

— Si tu la baises, prend ton temps : je pourrai redormir un peu plus longtemps.

Cela dit, je me retourne vers le mur et me pelotonne dans les draps avec la ferme intention de repartir au royaume de Morphée. Le silence qui retombe sur notre chambre me permet de rapidement regagner les nébuleuses sphères entre sommeil et semi-réveil. Dans un rêve du genre érotique, mes personnages s'arrangent de mon absence. Mais c'est le frère jumeau qui revient au premier plan de ce songe, sous forme de sieste crapuleuse. Pourquoi Dimitri revient-il me hanter ainsi ? Cette réflexion me fait d'un coup ouvrir en grand les paupières ; le soleil inonde la chambre.

De la cuisine, aucun son ne transpire. Dans la maison, ni toi, Stéphane, ni Jeanne ne vous trouvez. Il ne reste que la terrasse qui donne sur le lac. Le ciel est d'un bleu pur. En nuisette, je franchis la porte-fenêtre que vous avez omis de tirer derrière vous. Deux petits points au fond du jardin : l'un en rouge et l'autre de couleur crème. Vous admirez mes roses et Jeanne rit de bon cœur. Je ne

sais pas ce que vous vous racontez, mais j'ai un pincement dans la poitrine.

Lui fais-tu la cour ? Quel bon mot peux-tu lui sortir pour qu'elle s'esclaffe de la sorte ? Je me souviens de ma phrase avant de redormir : « Si tu la baises, prend ton temps : je pourrai redormir un peu plus longtemps. » Tu n'as quand même pas pris cela au sérieux ? Affolée, j'avance vers l'endroit où vous semblez être plantés. Lorsqu'elle m'aperçoit, elle a un mouvement que j'interprète sûrement mal. Tu lui donnais la main ? Patte qu'elle arrache de la sienne à mon approche ?

Non, Stéphane. Non, tu ne peux pas, ne dois pas ! Oh, cette douleur muette qui m'étreint... Pourtant j'ai sur les lèvres ce qui peut ressembler à un sourire, jaune cependant.

— Ah, Élyse, nous allions vous réveiller. Vous aussi avez bu un peu trop hier soir ? Stéphane est un excellent soigneur : mes maux de tête se sont envolés par miracle grâce à lui. Nous admirons votre jardin... c'est beau, j'en serais presque jalouse !

— De quoi ? De mes roses ou de mon mari ?

— Élyse ! Qu'est-ce qu'il te prend ? Pourquoi es-tu désagréable ? Nous ne faisions que nous balader dans cet endroit qui n'appartient qu'à toi, rien d'autre.

— Oh ! Vous avez pensé que... Stéphane et moi ? Non, rassurez-vous.

— Nous ne nous tutoyons donc plus ce matin ? Hier pendant le dîner, c'était devenu normal.

— Je ne garde guère de souvenirs de ce repas, et encore moins de m'être mise au lit. Merci, Élyse, de m'avoir dévêtue et bordée... J'ai apprécié une bonne nuit de sommeil.

— Bon, puisque tout va pour le mieux, que vous n'allez pas vous battre, je vais au village acheter du pain. Je peux vous laisser toutes les deux sans trouver du sang partout à mon retour ?

Tu ris, et elle aussi. Il ne me reste donc plus qu'à prendre le parti de faire de même. Nous revenons ensemble sur la terrasse.

— Je voudrais te dire, Élyse... merci pour ce que ton mari et toi faites pour moi. Je ne saurais pas vraiment où aller ; et si je dois divorcer, Stéphane sera mon conseil.

— Tu veux vraiment aller jusque là ?

— Je n'en sais rien. Et puis cette nuit, j'ai fait un drôle de rêve : Stéphane me dorlotait la caboche, et toi... eh bien toi, tu me caressais les cuisses. Comme c'était très agréable, j'ai souhaité au lever que ce songe soit une réalité. Mais, hélas, j'ai pris la légèreté d'en parler avec ton mari et il m'a dit que c'était un fantasme commun chez les femmes.

— Un fantasme commun chez les femmes ? Je ne comprends pas, là...

— Ben, il paraît que tu lui as donné ton accord tacite pour essayer au moins une fois.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne me rappelle pas en avoir parlé tous les deux, pas même une seule fois.

— Ah ! Pourtant, il m'a raconté que cette nuit... vous aviez beaucoup discuté et que tu lui avais donné ta parole...

— Ma parole... Mon Dieu, c'était donc cela ? Le tricheur !

— Pardon ?

— Non, non, rien, ne t'inquiète pas. Je m'expliquerai avec lui à son retour.

— Tu sais, Élyse... si vous deviez essayer... j'aimerais que ce soit...

— Oui ?

— ... que ce soit avec moi. Mais avant, il faut que je te raconte. Écoute bien !

Les amours de papier

Elle me narre des instants d'une intimité extrême ; de ceux qui vous font vomir ou sourire. Un amalgame d'amour et de jeux qui se confondent dans des joutes que la profane que je suis a bien du mal de comprendre. Jeanne m'explique comment tout a débuté : une fessée qu'elle a aimée, puis de fil en aiguille une suite de plus en plus poussée. Un curieux mélange, fait de cuir sous forme de cravache, de pinces à seins et autres ustensiles détournés de leur usage premier. Des moments de jouissance alliant tendresse et douleur, un cocktail détonant que j'écoute sans dire un mot.

Je ne fais aucun geste non plus, simple oreille attentive à une narratrice qui se perd dans certains détails pour revenir finalement à l'essentiel : à savoir qu'elle a adoré dans les débuts ces moments d'amour différents, qu'elle les a plébiscités aussi. Tout n'est que dosage, juste une question d'équilibre. Celui, harmonieux, des débuts enchanteurs a lentement dérivé vers un plaisir unique, celui d'un mâle ivre de pouvoir, un mâle qui ne cherchait plus la jouissance de sa partenaire, mais bien seulement la sienne.

Sa toute-puissance avait pris le pas sur le jeu. De plus en plus souvent elle devait lui obéir, se vêtir de la façon qu'il demandait, voire imposait, se fâchant et la punissant si ça ne lui convenait pas. La lente dégringolade vers un enfer quasi permanent. Puis il y a eu ses doutes, entre autres celui que Gabriel ait pu, à son insu, l'avoir prêtée à d'autres. Là-dessus, aucune certitude, seulement des soupçons, des doutes : difficile, lorsqu'on a les yeux bandés,

de savoir ce qui se trame dans son dos. L'épouse soumise raconte que certaines nuits, à genoux durant des heures, elle subissait les assauts répétés de son mari ; ses incertitudes venaient de cette longévité dans l'étreinte.

Placée en levrette dès qu'un bandeau la plongeait dans le noir, elle ne savait pas pourquoi ces soirs-là Gabriel la prenait durant des heures, ne s'octroyant que quelques pauses bien courtes. Son sexe la pénétrait toute la nuit. Souvent, lors de ces séances où fouet et pinces devenaient des préliminaires incontournables, il semblait capable de rester tendu durant de longues heures. Contraste saisissant entre cette dureté de circonstance et l'expéditive jouissance qui le faisait se vider après trois ou quatre aller et retour lors de rapports traditionnels.

Tout au long de son exposé, je semble rester de marbre. Pourtant, au fond de moi mes sentiments sont terriblement contradictoires. Une sorte de dégoût que mon esprit enregistre à l'idée qu'elle puisse avoir été dupée de la sorte, mais également une incroyable pointe au ventre que mon corps laisse remonter. Cette guerre entre moi et mon ego me fait peur. Je me sens horrifiée par ces affreuses images qui s'impriment dans mon crâne, et d'un autre côté mon sexe qui s'humidifie aux paroles de cette femme qui raconte ces horreurs.

Heureusement que ton retour me ramène à une réalité perdue de vue depuis quelques minutes. Apparemment, tu es heureux. Tu sifflotes, tu souris. Un samedi magnifique sur un décor de carte postale avec, malgré cela, dans mon esprit un relent de pourriture. Ta risette, ta bonne humeur se figent alors que tes quinquets croisent les miens. Notre complicité est telle que tu devines que je suis mal à l'aise. Mais devant notre hôte, pas question de demander, de dire quoi que ce soit. Tu bricoles dans ton coin sans plus te préoccuper de ce que nous faisons.

Jeanne et moi préparons le repas, bavardant de tout et de rien car ses confidences sont bel et bien achevées. Elle ne dira rien de

plus ; du reste, je ne suis pas prête à en écouter davantage. Notre déjeuner se passe dans un climat de fausse sérénité, et à l'issue de celui-ci une sonnerie de téléphone portable retentit. Jeanne porte la main à sa poche, sort l'appareil et blêmit. Elle chuchote, comme si son interlocuteur pouvait entendre...

— C'est Gaby... Je... Excusez-moi, je vais lui répondre.

Mon Dieu, comme c'est stressant ce bruit qui ne s'interrompt que lorsqu'elle est sur la terrasse ! Et toi qui me regardes...

— Bon, je t'aide à desservir ? Laissons-la discuter calmement avec son mari.

— Oui... Nous aussi avons des choses à régler, non ?

— Ah ? Eh bien ça va être ma fête si j'en juge par le ton que tu emploies.

— Une coucherie à trois ? Ça ne te rappelle rien ? Les échanges entre Jeanne et toi pendant que je dormais... tu vois où je veux en venir ?

— Mais... cette nuit, tu m'as dit oui lorsque je t'ai posé la question !

— Quelle question ? Je ne m'en souviens pas vraiment.

— Pendant que nous faisions l'amour. Bon sang, je ne suis pas fou tout de même ! Je t'ai demandé si ça te plairait de faire ça avec une partenaire devant moi...

— Tu délires, là ! Je n'ai jamais entendu ce genre d'argument... et je suis censée avoir dit quoi ?

— Juste « oui ». Mais n'en parlons plus si tu ne sais plus ce que tu fais ou réponds. Une amnésie qui t'arrange, sans doute.

— Mais non, je t'assure. Pourquoi lui as-tu répété cela aussi ? Elle croit dur comme fer que nous allons... Enfin, tu imagines ? Tu me vois avec elle et toi dans notre lit ?

— C'est une belle femme qui se cherche. Son mari ne semble pas lui avoir fait une existence toute rose.

— Je ne parierais pas là-dessus. Je pense plutôt qu'ils sont adeptes de jeux qui les ont dépassés. Il suffirait peut-être de recadrer

leurs amours pour qu'ils repartent du bon pied. Mais toi, si je comprends bien, tu serais disposé à mettre Jeanne dans notre plumard ; tu trouves ça excitant ? Hein, salaud ! Ben, dis-le-moi que ça te fait bander.

— Je n'ai pas vraiment besoin de cela pour m'exciter, mais je veux bien avouer que te regarder faire l'amour avec une femme – Jeanne ou une autre – aurait un pouvoir stimulant important. Et permets-moi de te rappeler que tu as donné un « oui » immédiat à ma demande nocturne.

Bizarrement, je ne ressens aucune colère. J'ai seulement la sensation d'avoir été piégée. Je songe d'un coup que tu as profité de ce moment où la jouissance me fait perdre la raison pour me demander... Puis je réalise que d'ordinaire tu ne fais jamais ce genre de calcul. Peut-être aussi que mon inattention pouvait être interprétée comme un accord. Je ne sais plus trop où j'en suis, pas plus que je ne sais où je vais. En revanche, mon sexe, lui, reste humide ; et cette fois, force m'est de constater que parler de cela déclenche une réaction... mouillée en moi !

Le retour de notre hôte met fin à un débat qui, à coup sûr, reviendra sur le tapis. Maintenant, je vois cette femme sous un autre angle. D'abord, je la trouve plutôt jolie, avec une sorte d'aura qui la rend... désirable. Un mot que je n'ai jamais employé vis-à-vis d'une autre femme. Je me traite d'imbécile, d'idiote de sentir s'éveiller en moi quelque chose pour elle. Il y a aussi tes yeux qui me suivent, qui dissèquent forcément mes réactions. Impossible de vivre autant d'années avec quelqu'un sans ressentir ces choses-là.

Et je te sais fine mouche. Tu as bien saisi que je vais passer en revue dans ma caboche tous les éléments que tu viens de remuer. C'est machiavélique de ta part. Tu me connais mieux que personne et tu dois rire sous cape des tergiversations qui vont me hanter. Par contre, tu ne peux deviner ce qui sortira de ces cogitations internes qui vont me secouer. Déjà ça mouline sous mes tifs alors que notre amie, silencieuse, nous dévisage à tour de rôle. A-t-elle senti ce qui

se joue dans ma caboche ? Nous sommes donc si prévisibles ? Si lisibles qu'elle devine nos états d'âme ?

⋆

Un week-end qui prend fin avec un vrai soulagement pour moi. Toi, tu es à ton bureau ; Jeanne, partie en ville faire des emplettes. Elle reviendra pour déjeuner en ma compagnie, et moi j'en profite pour revenir voir mes deux jeunes, presque amants. Je suis la seule à pouvoir les faire s'aimer totalement. Paule et Damien refont surface dès l'ouverture du fichier où ils dorment depuis vendredi soir. Ils sont aussi frais, aussi empressés à se rejoindre. Mais je sens que Dimitri aussi pointe le bout de son nez.

Paule réapparaît sur le devant de la scène. Mes doigts frémissent en reprenant sur le clavier la ronde de ceux de Damien que mon week-end a perturbé. Je ris de l'image qui s'imprime dans mon cerveau : deux longues journées avec un index simplement posé sans plus de mouvements sur un clitoris ! Bien que de papier, cette vue me donne un fou-rire. Il est temps pour toi, ma jolie, de retrouver les sensations de ce promeneur que tu désires moins solitaire. Alors la langue de notre jeune puceau arrive à la rescousse de ses phalanges.

Elle remet sa bouche à contribution pour une pipe que je veux mémorable. Tout se joue maintenant puisque leurs sens sont en feu. Les coups de reins du garçon se font moins contrôlés, sont donnés plus sèchement. Paule ne sait pas faire, mais elle est remplie d'une bonne volonté qui sied totalement à son complice. Ensuite, tout va très vite. Pourquoi faire languir notre héroïne ? Elle a envie, son ami aussi : c'est bien qu'ils concluent rapidement. Pour ce faire, je veux mettre toute la tendresse du monde dans mon écrit.

Et je fouille dans ma mémoire. Cette première fois... comment était-elle pour moi ? Ce qui en ressort, c'est ma peur. Oui, j'avais peur. Alors, pour ma gamine dont j'entrevois déjà la défloration, il me faut traduire cette étrange inquiétude. Devenir femme n'est-il pas un bon, un beau moment ? Je pense que ça dépend surtout

du partenaire. Celui-ci doit être comme toi, Stéphane : amoureux, mais capable également de donner suffisamment confiance à sa conquête. Puis tout va se jouer en finesse, pour rassurer, pour montrer cet amour qu'il lui voue.

Tout doucettement, de caresses en cajoleries, Paule est amenée à s'ouvrir, à quémander, sûrement. Oui. C'est elle qui réclame, je me souviens l'avoir fait. Donc Damien est doublement sûr. D'abord elle le conforte dans son désir de faire l'amour, puis elle le veut, lui, pour cette initiation. C'est tout doucement qu'il se positionne de manière à ce qu'elle soit la plus confortable possible. Paule sent cette chose qui, d'entre ses lèvres où elle a déposé un parfum inédit, bute contre une entrée toute neuve. Une clé pour une serrure... pour ouvrir celle-là, après s'être assuré que tout est parfaitement... huilé !

Il pousse très lentement son sexe qui écarte les chairs roses de cette fleur. C'est bien, mais la demoiselle est trop crispée et cette tentative échoue. Il recommence pourtant avec un enthousiasme débordant. Et l'inquiétude qui gagne du terrain chez la jeune fille, Damien la reçoit, la ressent. Il pousse à nouveau d'une manière délicate ce tenon pour lequel la mortaise semble trop juste. Ivre d'attente, de trouille, un concentré des deux fait que notre belle brune se tortille maintenant comme un ver.

Elle se cramponne au garçon, dents serrées, lèvres pincées, attentive à une douleur promise et inéluctable ? Et sans se rendre compte de ce qu'elle fait, empoignant les deux fesses de notre bienheureux Damien, c'est d'un grand coup de reins qu'elle vient se planter sur le dard qui cette fois disparaît au fond de ce couloir, désormais libre au passage. Un cri sec, juste un, poussé comme ça pour conjurer une interminable exaspération. La piqûre qu'elle ressent, petite douleur à peine perceptible, s'estompe déjà. Et son chevalier ne sait plus s'il doit bouger ou rester immobile.

Il opte pour une pause, espérant qu'elle va lui dire... lui donner le feu vert. Mais au bout de quelques minutes, ce qui est entré doit

forcément ressortir. Lentement. Ce retour la fait hurler. Il stoppe la progression de sa tige qui n'est qu'à mi-course.

— Je... Pardon, je ne voulais pas te faire mal...

— Mal ? C'est trop tard, idiot ! Maintenant je ne suis plus vierge, alors vas-y ! Autant que nous en retirions un certain plaisir. Bouge, s'il te plaît, montre-moi que c'est aussi bon que tout ce que l'on en dit partout.

— ... !

Pas besoin de répéter ces propos. Cette fois il n'a plus aucune retenue, et plus il frictionne l'intérieur d'elle, plus elle geint. Lui aussi est dépucelé, et le souvenir de cette sensation de plénitude qui m'avait gagnée cette nuit-là, je veux la retranscrire sur ma page Word pour ceux qui vont lire ceci. Vais-je parvenir à faire passer ce message ? Je n'en sais fichtre rien. Si au moins les lecteurs pouvaient retenir qu'il faut une infinie douceur lors de ce moment si décisif... ce ne serait déjà pas si mal.

Sur le métier, nos jeunes amants remettent leur ouvrage. Ils réitèrent plusieurs fois ces gestes si normaux lors de cette nuit initiatique. C'est donc repus, las aussi de s'être tant donnés, que le sommeil vient endormir toutes leurs ardeurs. Et loin de l'esprit de Damien, la pensée que son jumeau va rentrer dans pas très longtemps. Le bras posé sur ce ventre qui vient de lui offrir ses premiers émois, sur cette femme dont il est fou, il s'enfonce dans un néant bienvenu.

Moi, je relis mon travail. Je traque un oubli ici ou là, un « s » fautif, une intervalle de trop. Mais mes yeux retracent lentement ce que mon esprit vient de suggérer et que les doigts ont tapé. Ces lignes sont autant de morceaux de moi, de toi aussi, Stéphane. Je sais, suis certaine que si tu lis ceci, tu ne pourras en déduire qu'une seule certitude : j'ai aimé faire l'amour avec toi ; et que tu sois l'unique, le seul jusqu'à aujourd'hui, prouve que je t'aime et que toi aussi tu m'aimes. Eh bien, j'en suis fière, vraiment.

Le repas où nous nous retrouvons face à face est sympathique. Jeanne est pleine d'esprit, de joie de vivre. Elle ne parle pas de Gabriel. Ce qu'ils se sont dit hier soir n'est pas revenu sur le tapis. J'ai de nouveau oublié mes amoureux de papier. Au moins ont-ils fini par concrétiser de la plus belle des manières. Et après le café notre hôte sort pour profiter de l'escarpolette. Se balancer au vent sous un soleil relativement chaud est toujours un moment exquis. Mais à force de se bercer doucement, de loin, je constate qu'elle s'est endormie.

Sa jupe est largement remontée sur deux cuisses qui demeurent attirantes. Je n'ai rien d'une adepte des amours féminines, mais j'admets volontiers que le spectacle qu'elle offre pourrait aisément exciter les sens. Les miens ne font pas exception à la règle. Ses cheveux mi-longs flottent sur ses épaules dans un désordre orchestré par la brise de ce début d'après-midi. Jeanne a replié ses genoux sur l'assise de la balancelle, ramenant de ce fait ses talons sous ses fesses. Et son endormissement a projeté son corps sur le côté, entraînant l'ourlet de son vêtement léger.

En m'approchant d'elle, j'aperçois une tache blanche dans ce couloir qui se dessine le long de ses longues cuisses. Et je suis littéralement hypnotisée par ce que je devine. Le voilage couvre bien entendu ce que je sais se cacher à cet endroit. Et je me remémore ses paroles : « Tu sais, Élyse... si vous deviez essayer... j'aimerais que ce soit... que ce soit avec moi. » Et bizarrement, ça me fait frémir. Je sens aussi que mon ventre est remué sans aucune autre raison que celle d'imaginer...

Je m'assois près d'elle sur un siège en osier et je la contemple, si calme, apaisée. Sa poitrine se soulève de façon régulière. Elle semble être si bien... À force de la fixer, je remarque que son chemisier est distendu entre les boutons que sa respiration fait avancer ou reculer. Et là, à mon sens, elle ne porte rien sous ce corsage fleuri. Je reluque sans me poser trop de questions le galbe d'un sein,

bien visible à certains moments alors qu'elle expire doucement l'air contenu dans ses poumons.

Comme ça, sans vraiment y prendre garde, ma tête se penche légèrement sur la gauche, voyeuse qui cherche à en deviner plus. Un téton plus sombre se détache soudain sur le blanc et rouge d'un tissu qui masque moins son contour... Elle est très belle, et je réalise d'un coup que si elle n'a pas bougé d'un millimètre, ses quinquets eux, sont béants. Je dois rougir jusqu'à la racine de mes cheveux. Elle me fait une risette. Je ne vois pas de reproche dans celle-là, seulement un sourire amical.

— Ça se voit tellement ?

— Hein ? Pardon, je ne saisis pas...

— Oui. Gabriel ne voulait pas que je porte de soutien-gorge, alors je n'en ai plus à mettre. Ça se voit beaucoup ? Mes seins tombent un peu ; c'est bien ce qui attire ton regard ?

— Euh... non, pas du tout. Je voulais m'assurer que tu dormais dans une bonne position.

— J'ai si souvent dormi dans des situations plus inconfortables que celle-ci. Stéphane et toi avez là un véritable joyau ; cette maison, c'est un vrai nid d'amour.

— Tu as des nouvelles de... ton mari ?

— Il est fou de rage : son jouet est cassé. C'est moi la coupable, tu entends ? Oui, moi, parce que je suis partie. Mais ne t'inquiète pas, il n'a pas la moindre idée d'où je me suis réfugiée.

— Mais même s'il le savait, ça ne changerait rien pour moi, et je suppose que pour Stéphane il en est de même.

— Merci ! Mon cœur est réchauffé de savoir que l'on peut parfois aussi compter sur les amis !

Mon visage doit reprendre quelques couleurs plus normales. Je me lève et elle aussi.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Oh non, Élyse... On ne peut pas se baigner dans votre lac ?

— Ce n'est pas « notre » lac, et tu sais, l'eau n'est pas très chaude. En plein été, elle ne dépasse jamais les dix-huit ou vingt degrés. Alors en ce moment, elle doit être glaciale.

— Bof... Tu es frileuse ? Tu ne veux pas que nous allions faire quelques brasses ? Allez, laisse-toi tenter !

— Bon, je vais chercher des draps de bain ; nous serons contentes de nous en servir lorsque nous sortirons de l'eau.

Pourquoi ai-je accepté cette folie ? Aucune idée, mais peut-être que le fait qu'elle m'ait surprise la matant... enfin, je veux croire que c'est la seule raison. Dans notre chambre, j'enfile en vitesse un maillot de bain et attrape au vol deux longues serviettes. De retour, j'ai la surprise de voir seulement le tas de frusques qu'elle a abandonnées sur le ponton où tu remises ton bateau. Dans l'eau, un point blanc à quelques longueurs du rivage me renseigne : Jeanne est déjà dans l'onde frisée par la brise, et du trait qui file sous la surface, juste une main me fait des signes pour le rejoindre.

Je ne veux pas réfléchir, sinon je ne ferais pas cette folie. Les éclaboussures qui retombent tout autour de moi s'estompent alors que mon corps entre dans le liquide. Je n'ai pas le temps de me poser la question de savoir si elle est bonne ou non. Je nage vigoureusement vers la frimousse aux cheveux plaqués sur le crâne. Nous sommes l'une près de l'autre et elle rigole en me jetant des gouttes de flotte. Je m'écarte et elle me poursuit. C'est au moment où elle me dépasse que je réalise qu'elle est totalement nue.

Combien de fois avons-nous croisé devant le ponton ? Je n'ai plus compté au cinquième passage, mais nous sommes restées dans la baille très très fraîche plus d'une heure. Jeanne est passée à quelques reprises carrément sous mon ventre. Mes soupçons sont-ils fondés lorsque je pense qu'elle me provoque ? Si ce n'est pas le cas, c'est rudement bien imité. Et je suis heureuse d'être mouillée de l'eau du lac lors de notre retour sur la berge. Mon imagination débordante me fait sans doute voir des trucs, des situations qui n'existent que dans ma caboche.

Je me frictionne vigoureusement, et à un mètre de moi mon invitée fait de même. Mais quand elle pose sa serviette, je sais du coup que c'est une véritable brune : sans vraie pudeur, elle arbore un buisson qui masque sa chatte, une toison terriblement fournie. Elle est bien taillée, et ça ne lui donne pas l'air vulgaire ou sale. Je revois également les stries sur son dos... celles-ci aussi commencent à virer au violet sombre ; et elles descendent bien bas vers les reins. Comme elle sent que je rezieute ces marques, elle s'empresse de se retourner pour repasser ses vêtements.

Lors de ton retour, nous sommes de nouveau sur la terrasse, et je devine dans tes yeux que tu aimerais bien savoir pourquoi nos tifs sont encore humides. Je m'apprête à raconter notre journée, mais elle, pipelette au possible, me devance :

— Tu sais, Stéphane, nous nous sommes baignées dans ton lac ! Élyse a raison : l'eau est plutôt frisquette, mais ça m'a fait un bien fou.

— Il faut une bonne dose de témérité pour oser ; tu y es allée aussi, ma chérie ?

— Ben, qu'est-ce que tu crois ? Que je suis une poule mouillée ?

Et mes paroles me reviennent comme un boomerang. Je songe qu'effectivement, j'ai tout d'une poule. De luxe avec toi, et mouillée grâce à cette convive qui, sans rien faire, me fait penser à des trucs auxquels jamais je n'aurais, sans sa présence, eu l'idée. Ses seins se rebiffent sous son corsage alors qu'elle discute entre nous deux. L'apéritif que nous prenons sur la terrasse m'oblige à quitter l'endroit pour aller quérir les bouteilles à la cuisine. Et je vous entends rire aux éclats, ce qui ravive une certaine forme de jalousie. Je me pince les lèvres pour ne pas faire une grimace.

Personne ne le verrait, ce rictus. Mais, je ne sais pas pourquoi, je me demande ce que tu trouves à cette femelle pour qu'elle t'attire autant. Et je me dis soudain que ce n'est pas elle que tu veux, mais elle et moi dans le même lit, juste pour te rincer l'œil.

Curieusement, cette idée, loin de me déplaire, ne fait que renforcer mon trouble intérieur.

Et si j'entrais dans votre jeu ? Après tout, la peur de te perdre peut aussi me faire faire des folies, cette trouille qui n'appartient qu'aux gens amoureux, dit-on !

Le quiproquo

Si le dîner se passe sous de bons auspices, notre invitée a pris garde de ne pas se griser. Un seul verre de vin durant le repas pour raison préserver. Elle reste charmante, me prêtant la main dans les tâches ménagères courantes. Comme tu es avant nous au salon, nous entendons en sourdine la musique que nous distille le CD que tu as collé sur la platine. C'est langoureux au possible et je vois que Jeanne aussi apprécie ces sons que nous reviennent. Tout est rangé. Elle esquisse un pas chaloupé, presque un pas de danse, là où la place est libre entre cuisine et salon.

Mue par je ne sais quel réflexe, je fixe ce corps qui cherche dans la danse à exprimer son amour pour les accords que nous entendons. Et sans vraiment me poser de question, je lui attrape la main.

— Tu aimes danser ? Alors viens.

— Ça fait si longtemps que je ne l'ai plus fait... Oui, j'adorais guincher. Mais chez nous, la seule musique qui revenait en boucle c'était celle du cuir... qui battait tambour.

— Chut... Viens.

Elle se laisse aller et nous esquissons quelques pas chassés maladroits. Le carrelage n'est pas un sol idéal pour la pratique d'un slow tout en tendresse, mais au bout de quelques secondes nos deux corps se collent suffisamment bien pour que ce soit presque potable. Jeanne a fermé les yeux et je sens palpiter contre mon cœur fou une autre poitrine. Je la sais libre sous le chiffon qui la

recouvre. Nous tournons au rythme de cette musique qui me serre, me noue les tripes.

Ton disque, Stéphane, ne comporte que deux slows. Je le connais parce que c'est notre préféré. Le second commence de lâcher ses sons prenants, et les doigts de ma cavalière se crispent sur mon épaule. À mon tour je baisse mes paupières et continue à l'entraîner avec ses battements de cœur que je ressens de plus en plus. Enfin, peut-être sont-ce les miens qui se répercutent dans ma poitrine et qui font battre mon sang à mes tempes ? Est-ce la brune que je tiens contre moi qui tremble ainsi, ou tout mon être lui imprime-t-il ces mouvements à elle aussi ?

Quand je rouvre les yeux, sur la chaîne hi-fi, c'est une valse. La brune également revient à la réalité, et toutes les deux nous te voyons. Debout dans l'encadrement de la porte, tu nous souris. Je me sens fautive, prise en défaut, mais pas Jeanne ; elle réagit au quart de tour alors que moi je suis toujours aussi remuée tout au fond de moi :

— Oh, Stéphane, tu sais valser ? J'ai si souvent rêvé de faire une valse avec un cavalier qui aimerait cela...

— Oui, je sais valser, mais Élyse aussi ; et vous étiez si belles, toutes les deux, collées-serrées...

— Oh, vas-y, Stéphane : Jeanne meurt d'envie que tu la fasses tourner. Mais avec son parquet, le salon serait peut-être mieux que le sol de la salle à manger... Fais-la danser ; je crois que j'ai moi aussi envie de vous dévorer des quinquets.

La vilaine pointe de jalousie est de retour alors que je suis ta patte qui s'empare de celle bien plus fine de notre hôtesse. Puis vos pas s'envolent dans une ronde où je vois bien qu'elle aime cela. Le salon vous trouve guinchant en vous frottant tantôt aux fauteuils, parfois contre le sofa. J'admire la dextérité avec laquelle tu mènes le bal. Et elle aussi apprécie hautement le merveilleux danseur que tu es, je suis bien placée pour le savoir. Mais curieusement,

plus vous vous envolez sur les trémolos de notes si belles, plus mes mâchoires se crispent.

La série de valses est plus longue que celle des slows, mais elle a également une fin. C'est au tour des fox-trots de venir emplir notre salon de leurs accords pointus. Vous vous éloignez l'un de l'autre, et pourtant elle met un temps infini à lâcher ta main. C'est comme à regret qu'elle ouvre ses doigts alors que tu regagnes ta place sur le canapé. Et tout naturellement Jeanne s'assoit près de toi. Pour éviter la promiscuité, j'opte, quant à moi, pour un fauteuil qui donne de trois-quarts sur la télévision.

— J'allume la télévision, ou vous choisissez un film toutes les deux ?

Ta voix vient de crever cette sorte de silence pesant qui, lorsque la chaîne s'est tue, s'est installé entre nous. Je sors de mes pensées, et la brune aussi sursaute. Son visage est braqué sur le mien ; elle paraît anxieuse de ma réponse. Moi, franchement, je suis perdue. Dans mon cerveau, Dimitri me fait un clin d'œil polisson. Lui aussi, c'est le troisième larron de mon histoire. Je n'ai pas encore décidé de ce qu'il va y faire, mais il est là qui me rit au nez.

— Tu en penses quoi, Élyse ? Un bon film ? Quelque chose de léger ?

Bon sang, elle a une voix qui me ramène dans notre monde. Ma jalousie se trouve du coup renforcée par les sons cristallins qui sortent de sa bouche. Pourquoi ai-je envie de lui lancer une vacherie ? Elle a déjà presque pris la place que j'occupe habituellement sur le divan. Merde, alors ! Elle n'a pas la moindre idée de ce que je pense, là ? Et je m'entends répondre platement :

— Oh moi, vous savez, je m'en fiche. Choisissez, toi et Stéphane, je vous fais confiance.

Je me mens, et le plus terrible c'est que je le fais avec une sorte de sourire béat. Je mélange tout dans cette caboche qui me fait perdre pied. Vous êtes maintenant debout, vous me tournez le dos et farfouillez dans le tiroir où sont rangés les vidéos. Moi,

je replonge dans l'imaginaire de Paule et Damien... L'ombre du frère jumeau plane sur le couple d'amants fraîchement dépucelés. Ce sera eux qui me vengeront de ce qui va forcément se passer ici, dans cet espace confiné où je crois percevoir des relents suspects, une subtile fragrance d'amour.

Jeanne se penche pour aller plus au fond du tiroir. Les vieux DVD sont difficiles à dénicher ? Mais elle ne fléchit pas sur ses longues gambettes, ce qui lui faciliterait le mouvement. Non, elle penche tout le haut de son corps. Et bien entendu, sa jupe remonte sur l'arrière, découvrant le haut de ses cuisses. Pourquoi ? Le fait-elle sciemment ? Stéphane, tu ne peux pas, d'où tu es, voir cette chair lisse et claire. C'est pour m'aguicher ? Mais elle n'a pas besoin de cela pour me foutre le feu au... là et ailleurs.

Je n'entends déjà plus ce que vous vous racontez, juste quelques gloussements. Dans mon disque dur, mes guignols m'attendent. Je dois être à la hauteur, m'imprégner de ce qui se passe à deux pas de mon fauteuil. Et la face hilare qui se tourne vers cette jalouse que je suis s'adresse bien à ma petite personne :

— Oh, Élyse, vous avez ça aussi en rayon... Tu veux bien que nous visionnions celui-là ?

— ...

Ce qu'elle me tend ne me rappelle rien. Un blister pareil aux autres, avec un disque à l'intérieur. Je secoue ma caboche de bas en haut. Mon assentiment, après tout, n'est qu'accessoire, une simple formalité. Et les images commencent à défiler. Je ne reconnais rien de cette femme qui jaillit à l'écran. Je me creuse les méninges pour deviner qui elle est. En tout cas, c'est une actrice superbe. Crinière de feu, et d'une beauté gracieuse. Ce n'est qu'à son prénom que je sursaute... Nous avions cela dans nos archives ? Je ne le savais pas.

Il pleut sur l'écran. Devant une baraque en bois, en pleine jungle ou dans un endroit qui y ressemble, une jeune fille se berce sur une balançoire. Elle est si légèrement vêtue... Sous ses pieds qu'elle tient à l'équerre, une mare de boue qui s'élargit au fil de l'averse. Une

autre femme, très jolie aussi, scrute les mouvements de la joueuse trempée. Un homme aussi se tient près de cette seconde nana d'une singulière beauté. Ils palabrent gentiment sous un auvent, bien à l'abri de cette flotte qui dégringole.

Sans que je ne sache bien d'où, arrive un autre loustic, un éphèbe vêtu celui-ci, qui rejoint l'utilisatrice trempée de la balançoire. Les deux jeunes se jaugent des yeux et le type pousse la femme qui vient de se redresser sur son perchoir branlant. Ça pue le désir et l'envie. L'oscillante danseuse finit par chuter dans cette boue qui couvre l'endroit. Les deux autres, sur leur balcon, se sont rapprochés. Ils suivent avec intérêt les faits et gestes de ces deux-là qui se vautrent dans la fange noire. Les choses s'enchaînent rapidement.

Les deux silhouettes qui roulent sur le sol détrempé sont dans une mer de terre grasse et gluante. Ils se complaisent dans cette mucosité sombre, se caressent plus précisément, et alors que je n'y croyais pas, la femme en culotte blanche a réussi à dessaper l'homme. Elle s'est emparée de l'engin que je pense deviner. Puis non, la caméra va plus loin. Elle montre maintenant sans suggérer : la bouche de la demoiselle lape le sexe de ce type qui lui, de son côté, s'occupe de ce même endroit qui, chez moi, me titille depuis cinq bonnes minutes.

Un véritable soixante-neuf en live, sous nos regards à tous les trois, se déroule sur l'écran. J'ai la nette impression que Jeanne vient de détourner les yeux et qu'ils sont venus m'effleurer. J'ai compris... Salaud qui nous dirige sans un mot vers ce que tu attends de nous ! J'ai senti que tu avais orienté la belle brune dans son choix, simplement pour que mes sens prennent le pas sur ma raison. Et j'admets volontiers que tu as réussi ton coup. Oui, cette étrange et époustouflante scène m'a donné une terrible envie.

Je présume que notre amie aussi est excitée par les images qui défilent sur le petit écran. Je devine ses cuisses. Elle les frotte doucement, sans doute sexuellement remuée par la vision fantastique de l'échange entre les deux jeunes. Toi, tu n'as pas bronché. Ton

visage reste rivé sur la scène qui se poursuit. Le film enfin passe à autre chose, mais dans notre salon, l'atmosphère reste de plomb. Jeanne se penche vers toi et te murmure quelque chose à l'oreille. Je me sens oubliée dans mon coin. Je n'ai pas entendu un traître mot de votre messe basse.

Par contre, j'ai parfaitement assimilé ton hochement du menton. Par ce simple mouvement, tu viens sans doute de dire oui à ce qu'elle voulait ; et je vais le savoir tout de suite, puisqu'elle vient de se lever. Elle est désormais à genoux sur le tapis sur lequel nos fauteuils et canapé sont posés. Ses mains viennent sur mes chevilles. Celle qu'elle soulève reçoit un baiser qui m'électrise. C'est donc cela ! Tu lui as donné le feu vert pour me caresser ! Mais mon avis ne compte-t-il pas ? Pas vraiment le temps de réfléchir à cela. Elle a aussi saisi l'autre cheville, et mes deux pieds passent par-dessus ses épaules.

Cette fois ce sont ses mains et sa frimousse qui montent dans ce couloir qu'elle vient d'entrouvrir. Je ne me dérobe pas, suspectant qu'elle n'est que ton envoyée : tu as juste manœuvré de manière à obtenir ce résultat. Elle doit bien se rendre compte que je suis trempée. Les images que mon cerveau a assimilées, la scène de sexe pur dans la boue, et cette incroyable envie qui m'étreint depuis que Jeanne est chez nous... tout ressurgit là en quelques fractions de seconde. Je me borne à poser mes pattes sur ses cheveux.

Je n'ai aucune velléité de la repousser. Ni à l'exhorter à aller plus vite, du reste. Je sens son souffle sur la barrière de froufrous qu'elle doit entrevoir puisque son visage a déjà franchi le passage de mes genoux. Mes cuisses s'écartent de plus en plus pour laisser le champ libre à cette intrusion. Et je dois avouer que, loin de me dégoûter, cette reptation lente renforce mes frissons. Ses joues sont douces, sa peau délicate. Je fais la comparaison avec ta figure à toi : dans des circonstances analogues, ta barbe m'arracherait des cris.

Mais là, rien qu'un velours qui se frotte à l'intérieur de mes cuisses, qui inexorablement pointe le bout de son nez vers ma culotte. Alors je n'ai qu'un gémissement de principe lorsque deux doigts poussent sur le côté la chiffonnade entièrement humidifiée de mes sécrétions intimes. La langue qui ouvre sans préambule mes grandes lèvres pour recueillir les gouttes d'envie qui y suintent est une délivrance. Sur ton canapé, tu as juste avancé ton buste, et je suis certaine que ce n'est plus le film qui t'intéresse.

Ce qu'elle me fait est magique. Mais j'étais déjà depuis longtemps dans un tel état que ce n'est plus qu'un aboutissement. Il fallait que ça se concrétise par ce flot de câlins qui me font frétiller. À plusieurs reprises ses mains doivent desserrer l'étreinte de mes quilles qui se referment sur son cou. C'est simplement par réflexe que je lui coupe la respiration, ce qui ne l'arrête nullement dans ses attouchements si particuliers. Et il me semble dans mon brouillard que tu t'es aussi déplacé ; j'ai seulement perçu le bruit que tu as fait en bougeant : mes yeux sont clos.

Elle aussi bouge bizarrement, mais je m'en fiche. Tant qu'elle reste le nez entre mes cuisses, la langue sur ma chatte, je ne veux plus rien connaître de ce qui m'entoure. Ses gémissements sont-ils dus à son bonheur de me lécher ? Est-ce que c'est toi qui la cajoles aussi de ton côté ? Je ne veux rien savoir. Je suis si bien dans cette position, largement ouverte, avec des allers et retours sur ce qui se trouve si sensible en cet instant... Ma perception reste imaginée. Je ne cherche pas à voir.

Je me laisse aller à une vague de jeux sexuels avec cette complice qui véritablement a une expérience que je ne possède pas. Et j'admets que c'est radicalement différent de ce que tous les deux nous faisons. Bien sûr qu'une minette faite par toi ou elle est quasiment identique ; ce n'est pas dans ce sens que je parle : il s'agit juste d'une autre manière de la vivre, d'un autre ressenti qui n'a rien à voir avec les sensations que sa langue me donne. Un peu comme l'eau et le vin, comme l'air et l'eau. Dans mon esprit, je

transgresse un interdit, un tabou. Il me semble que je te trompe, et que tu sois présent ne change rien à l'affaire.

À quel moment t'es-tu rapproché de moi ? Je ne me suis rendu compte de rien ; j'ai deviné que tu étais là. Pourquoi aussi ma main s'est-elle dirigée dans cette direction où je pensais te trouver ? Je ne sais pas ! Toujours est-il que je suis heureuse de cette chaleur qui m'encourage et me dit que tu apprécies. Je ne touche chez Jeanne rien d'autre que ses tifs qui se baladent de droite à gauche entre mes cuisses, et je râle en serrant bien fort tes doigts. Je t'attire aussi contre moi, t'obligeant sans doute à t'asseoir sur l'accoudoir de mon fauteuil.

Je réalise soudain que tu es... nu. Donc cette paluche qui te tient file vers le centre de toi et bien sûr te découvre en de bonnes dispositions. Mes doigts qui encerclent ce cylindre en érection sont poisseux, signe que l'engin vient de servir. Ce sont donc les sécrétions de la brune qui engluent ton sexe ? J'en frémis ! Tu viens donc de réellement la baiser ? Ça me rend complètement dingue de comprendre soudain cela.

Tout mon corps se déplace prestement vers ce centre de toi difficile d'accès. Je veux savoir, connaître le goût de cette chatte dans laquelle tu viens certainement de plonger. Est-ce que tu as joui en elle ? Je désire ardemment goûter à ces fragrances mélangées, les siennes, les tiennes, et cette seule pensée me donne un incroyable plaisir. Dans la fourche où elle officie encore, Jeanne ne se doute pas de ce remue-ménage que sa possession par toi provoque chez moi. Mais toi, Stéphane, tu as subtilement saisi, et ta queue s'avance vers ma bouche.

Je suce avidement ton membre, et tes soupirs rejoignent ceux de la brune, provoquant les miens. Ce qui en ressort n'est jamais arrivé de cette façon-là. Je ne contrôle plus rien de mon ventre, plus rien de mes envies, et encore moins de ce qui se passe dans mon corps. Je suis ivre de sa langue, ivre de ta bite et, mon Dieu... je jouis. Je jouis vraiment comme jamais je ne l'ai fait. Elle, là

où sa tête se trouve, est sur le chemin le plus direct de ce qui se déclenche. Ce n'est plus un peu d'humidité due à ses caresses, mais bien un grand jet qui éclabousse tout dès sa sortie. Et elle doit subir parce que mes cuisses se sont refermées sur ses tempes, l'obligeant à prendre en plein visage la cataracte que je ne maîtrise pas, plus.

Je me tortille comme un ver, voudrais me rouler par terre sous les sensations inouïes qui s'emparent de tout mon être. L'orgasme avec un O majuscule, celui que nous n'avons sans doute pas expérimenté plus de vingt fois dans notre vie de couple, m'embrase et me rend dingue. Les cris que j'entends, ce sont les miens ? Les siens, peut-être, pour que je la libère de l'étau qui lui écrase la tête ? Je n'en sais rien je m'en fiche.

Toi aussi tu retires brutalement ce sucre d'orge que je tète depuis quelques minutes sans me préoccuper de planter mes crocs dans sa texture fragile. Et lorsqu'elle réussit à sortir de l'endroit brûlant, je me sens abandonnée par vous deux. Un immense vide, un abîme de solitude qui m'envahit, m'étreint et me ferait presque pleurer si j'en avais la force. Vidée de toutes forces, pantelante et tremblante, je laisse mon corps revenir sur terre.

Vous m'avez allongée sur le tapis. Je reprends pied dans une réalité moins rose.

— Ouf ! Tu reprends tes esprits ? Quelle frousse tu nous as faite ! Ben, dis donc, si ça ne s'appelle pas jouir, ça, je ne m'appelle plus Jeanne.

— Oh, ma chérie, tu as été sublime ! J'ai adoré ce qui vient de se passer. C'était un vrai feu d'artifice... un quatorze Juillet. Mon Dieu, j'ai cru que nous allions être dans l'obligation d'appeler un médecin...

— Je ne garde aucun souvenir de ce qui est arrivé, juste un énorme éblouissement. Mais c'est vrai que je suis lessivée, anéantie. J'ai joui comme une folle, et ça me fait peur, cette éblouissante lumière qui m'embarquait dans un autre monde. Oh, merci, Jeanne !

Merci, Stéphane ! Je crois qu'il faut vivre cette expérience une fois dans sa vie. Quel pied... Je me répète sans doute, mais je n'ai pas de mots pour qualifier... l'inqualifiable.

Quatre mains s'ingénient à me caresser. Toi sur le visage, et les petites pattes de notre invitée qui me tripotent la poitrine. Mes seins sont du reste encore gonflés par cette extase si mal contenue. Les pointes sombres sont sensibles, et je dois d'un geste sur le poignet de Jeanne lui faire stopper ses passages sur mes tétons. Ils sont presque douloureux, ses effleurements, maintenant. Je me tourne sur le côté, me pelotonnant contre ton torse velu. Elle laisse pourtant ses menottes flirter avec mon dos. Et je ne trouve plus rien à redire à ces affectueux témoignages d'affection.

— Élyse... comme tu es belle quand tu jouis... Je suis si heureuse de t'avoir donné autant de plaisir ! Vous êtes un couple merveilleux et tellement plein d'amour... Merci à vous deux.

— Tu as été extraordinaire, mon amour...

— Ouais, vous voulez dire, tous les deux... « sextraordinaire » ? Je me fais l'effet d'une salope ; pire... d'une pute.

— Tu es folle ? Élyse, le plaisir que nous avons partagé, c'était, c'est de l'amour pur et simple. Ça ne change rien entre nous ; je pense même que ça renforce les liens qui nous unissaient déjà.

— Oh, Stéphane, j'ai si peur... que tu ailles maintenant voir ailleurs. Tu l'as prise ?

— Honnêtement ? Oui. Je ne vais pas te mentir : j'ai pénétré Jeanne, mais c'était bien avec toi que je faisais l'amour.

Leurs mains qui jouent sur ma peau apaisent mes craintes. Elles me gardent encore un peu de la chaleur qui m'a étreinte durant ce long moment où j'ai joui. Et l'une de celles de Jeanne me saisit le poignet pour diriger mon bras vers le centre de son corps, plus précisément vers sa chatte qui palpite soudain sous ma paume ouverte. Je me suis parfois touchée, mais le faire sur une autre femme n'est jamais arrivé. Et je suis gauche, sans doute, maladroite

au possible. Mais elle vient de se coucher à plat sur le dos, et ta bouche aussi s'invite à la fraise d'un de ses seins.

Alors que nous sommes toi et moi les yeux dans les yeux, tu lui suces comme par gourmandise ce téton que je vois s'étirer sous ton aspiration. Elle soulève son corps, décollant ses fesses de la couche, et tout naturellement son ventre monte lui aussi au contact de ma main. Je suis subjuguée par ce que tu lui fais. Machinalement, mon index fouille la commissure des lèvres pour y chercher ce qui s'y niche ; sous le bout de mon doigt, il est là, élastique et ferme à la fois. Alors... moi aussi je veux y goûter.

Pour ce faire, je m'agenouille les fesses en l'air, tendue vers toi, Stéphane. Je ne te vois plus lui suçoter la pointe du nibard, et mon visage s'approche de ce mini-pénis que mes phalanges triturent toujours. Il est là, érigé comme une petite bite. Dix fois plus gros que le mien ; enfin, je crois. C'est d'une couleur très particulière, ce truc qui déborde, si pareil au gland de ton sexe, mon homme. Il m'attire, m'envoûte, et je penche mon visage tout entier vers le sanctuaire qui garde secret cette bizarrerie en taille.

Le premier contact me fait étrangement frémir, mais entraîne aussi une réaction analogue chez notre amie. Jeanne s'est courbée de nouveau, et son minou est monté contre ma figure, me collant sa fourrure au nez. Ça sent bon, ça sent la femme ; ça pue le sexe, le cul. Alors, pour ne pas être idiote, je sors un bout de langue pour découvrir une autre forme de baiser. Et je retrouve avec son clitoris hyper développé un peu de ta queue, Stéphane. Je me prends au jeu et me laisse séduire par une pipe originale. Je l'ai complètement aspiré et ne relâche plus la pression. Elle hurle, rue, et ses paluches me contraignent à rester dans ma position.

Je me surprends à astiquer juste avec les lèvres ce qui ressemble bien à ton pénis en minuscule. Et il me faut un sacré bout de temps pour sentir que tu es en moi et que tu navigues à grands coups de bite dans mon fourreau qui s'enflamme à nouveau. Dans ma tête, tout est confus, mais j'adore être ainsi limée alors que je persiste à

étirer, coincé entre mes lèvres, le dard miniature... Elle jouit, et je crois bien que moi aussi. C'est bien entendu moins violent que tout à l'heure ; c'est autrement, et pourtant j'apprécie également.

Je n'en peux plus de te sentir en moi, et tes mouvements de bassin, les bruits de ton ventre qui claque sur mes fesses, ces hululements de sirène, tout concourt à m'envoyer en l'air. Cette fois, je ne suis pas la seule : ta semence m'éclabousse le derrière alors que Jeanne gémit sans discontinuer... et d'un coup tout s'arrête ! Il ne reste plus que les longs tressaillements de nos deux corps de femmes, allongés côte à côte. Et toi, mon mari, tu ne bouges plus non plus, sauf ta main qui cherche celle de notre invitée et la mienne. Tu es le trait d'union entre nous deux.

Quelques heures de sommeil vont nous être salutaires.

⋆

Un mois que notre Jeanne vit sous notre toit. C'est aussi une habituée de notre couche, désormais. Un vrai ménage à trois. Je vous surprends parfois à faire l'amour partout. Tout comme elle et moi faisons quand tu n'es pas là. J'ai mis un mouchoir sur cette jalousie qui m'envahit parfois. Je prends goût – je l'admets – à guetter ces moments où vous vous tripotez, où tu la baises aussi comme s'il s'agissait de moi. Je cherche surtout à ne pas me montrer pour profiter de ces scènes très chaudes qui vous unissent.

Gabriel et elle divorcent. Elle attend patiemment avec nous que leur maison se vende pour recommencer une autre existence dans un « chez elle » que, pour le moment, ses moyens financiers ne lui permettent pas de s'offrir. J'aime aussi nos baisers, ceux que nous échangeons toutes les deux, avec ou sans toi. Je me complais dans un rôle de salope partageuse, et comme c'est toi qui as contribué à ce genre de mélange, tu ne peux guère te plaindre. Je crois... je crois que je m'épanouis de mieux en mieux dans cette intimité à trois.

Paule aussi retrouve depuis quelques jours un semblant de vie sous mes doigts. Je me repasse dans la tête, ressasse les phases qui nous unissent toi, elle et moi, et je veux y puiser l'imagination pour les transposer sur le papier. La seule différence, c'est que je n'ai qu'une héroïne et deux mâles, alors j'invente une autre forme de triangle amoureux. Cette jeune femme s'est donc, après les assauts répétés de son prétendant, enfoncée dans un sommeil lourd. Damien aussi, sans plus penser au retour de Dimitri, s'est endormi.

Le soleil n'est pas encore levé lorsqu'un bruit singulier ramène à la vie le jeune homme. Il tend une oreille en prenant bien soin de ne pas réveiller sa conquête. D'un coup, dans son esprit se fait jour la provenance de ces sons encore nocturnes. Merde, son frangin qui rapplique ! Et dans l'entrée, l'autre s'est pris les pinceaux dans quelque chose qui, d'ordinaire, ne traîne pas au sol. Dimitri jure après son con de frère qui n'a sûrement pas rangé ses affaires.

Le nuiteux ne veut pas allumer pour finir de mettre le feu à la baraque. Non, il se contente de la lampe de son téléphone portable. Ça sert aussi à cela maintenant, ces machins modernes. Dans le faisceau de lumière, une paire d'escarpins ici, là un chiffon, et plus loin un autre le renseigne sur la nature de ce qui gît au sol. Si Damien se met à ramener des putes à domicile, ça va compliquer singulièrement leur colocation. Puis il réfléchit. Non, ce n'est pas le genre de son jumeau. S'il a amené une gonzesse dans l'appartement, c'est qu'il a des sentiments pour elle.

Du reste, en caleçon, le voici qui déboule, sortant de sa piaule, l'air renfrogné, notre Damien. Il se montre presque furax :

— Bon Dieu ! Tu as décidé de réveiller tout l'immeuble ? Tu ne peux pas être un peu plus discret ?

— Quoi ? Non, mais... qu'est-ce qui te prend ? Et ta poupée, elle ne peut pas ranger un peu ses affaires aussi ? Vise-moi ça, il y en a partout dans l'entrée ! Comment veux-tu que je ne me prenne pas les panards dans son bordel ?

— Chut ! Elle dort...

— Ah bon ! Viens donc à la cuisine me raconter ça.

Les deux garçons sont dans la kitchenette et boivent un verre d'eau. Dimitri, intrigué, pose tout un tas de questions à son frère. Il veut surtout savoir, cherchant à deviner qui est la donzelle avec qui Damien a visiblement forniqué – pour ne pas dire niqué fort – mais l'autre reste évasif et refuse de répondre. Cependant, le gaillard sait s'y prendre et tente les grandes manœuvres pour l'obliger à se découvrir et savoir qui se cache dans le lit d'à côté.

— Tu peux bien me le dire, quoi... Nous avons toujours tout partagé. Allons, qui c'est ? Il n'y a quand même pas de secrets entre nous.

— Non ! Tu n'as pas besoin de savoir. Je veux seulement être tranquille. Elle se prénomme Paule, et c'est tout que tu as à en connaître.

— Ma foi... n'oublie pas que ce matin à neuf heures tu dois aller retrouver maman à la gare : c'est à ton tour de l'emmener faire une virée en ville. Alors ta madame doit être barrée avant cette heure-là.

— Ne t'occupe pas de ça !

— Comme tu veux... mais ce n'est pas sympa. Je vais me coucher. Ramasse aussi les pelures qui jonchent l'entrée, ça fait désordre...

— Hummm.

Damien a grommelé entre ses dents et les deux ont regagné leur chambre respective. Depuis la sienne, Dimitri écoute les bruits qui pourraient provenir de derrière la cloison qui sépare les deux pièces. Mais rien, pas un son. Donc la demoiselle ou la dame dort du sommeil du juste. Le jeune homme finit aussi par s'endormir en rigolant. Tout de même, Damien avec une gonzesse... surprenant ! Il en est presque jaloux. C'est sur cette réflexion triviale que Dimitri ferme les yeux avec presque une envie de faire l'amour.

⋆

Lorsqu'il ouvre les quinquets, le jour tout neuf a déjà quelques heures d'ensoleillement. Le jeune gaillard s'étire, puis sans penser à rien d'autre se lève. Premier rendez-vous matinal avec les toilettes. Il urine sans se préoccuper de rien, se sentant bien dans une solitude normale. C'est en revenant dans leur coin cuisine qu'il comprend son erreur : assise devant une tasse de café fumante, une incroyable créature le chouffe avancer vers elle. Elle lui sourit sans qu'il comprenne bien pourquoi.

— Eh bien ? Je te croyais parti depuis un moment. Tu n'es pas encore habillé ? Ta mère va t'attendre !

— Hein ?...

— Quoi, « hein » ? Eh bien, tu n'as donc aucune explication ? Tu étais passé où ? Je me suis permis de prendre un peu de café...

— Oui, tu as bien fait.

Dimitri réalise que c'est plat et fade, ce qu'il vient de dire. Puis lentement son esprit se remet en route. Cette nana, c'est donc la fameuse Paule ? Il a bon goût, son saligaud de frérot. Nom de Dieu, elle est bien gaulée, la nénette ! Et il saisit d'un coup qu'elle ne fait pas non plus la différence entre lui et Damien. Il veut lui dire qui il est, mais elle s'est déjà levée et se tient près de son corps. Là encore, il s'aperçoit qu'il est à poil depuis le début ; mais ça ne l'a pas dérangée : donc ils ont bel et bien baisé...

— Alors, tu ne veux déjà plus de moi ? Je n'ai pas droit à un bisou à ton lever ? Tu t'es amusé avec moi, c'est cela, et tu as vite changé d'avis... L'amour de ta vie, c'est bien ce que tu prétendais ? C'était donc seulement pour me tripoter. Pire, pour me baiser !

— Mais... non, je t'assure.

— Montre-le-moi, alors ! Embrasse-moi, Damien. J'en ai envie, et aussi de plein d'autres choses. Moi aussi je suis amoureuse de toi. Je t'aime et je te veux. Tu as eu ce que j'avais de plus précieux ; je t'en redemande : fais-moi l'amour encore et encore.

— Mais...

— Mais quoi ? Tu n'avais pas besoin de commencer. Désormais, il te faut assumer : je me suis toujours juré que celui qui prendrait mon pucelage devrait me faire l'amour toute la journée suivante. Il te faut donc assumer mes envies !

Paule vient de le prendre par le cou et elle approche sa bouche de la sienne. Dimitri recule un peu sa caboche et commence une phrase :

— Je ne...

— Chut ! Embrasse-moi, sale type.

Les lippes qui se frottent aux siennes sont d'un velours incomparable. Il imagine la tronche de son frangin, s'il vient à apprendre... Mais s'il ne fait rien, la belle brune va ficher le camp et Damien passera pour un con ; pire, un salaud qui a profité de la situation. Cruel dilemme... Comment faire ? Elle est si persuasive, la jolie femme qui lui roule une pelle... Comment expliquer qu'il n'est pas Damien ? Il ne peut de toute façon plus rien dire et doit se contenter de subir. Oh, il y a de bien plus désagréables supplices que celui-là. Elle a aussi empoigné son sexe, preuve que celui de son frère... elle le connaît.

Curieusement, Paule ne trouve aucune différence entre les baisers de l'un ou de l'autre. Mais la bite ? Elle devrait bien comprendre qu'elles ne sont pas tout à fait identiques. Encore que Dimitri n'en soit plus aussi certain. La brune s'est laissé tomber à genoux et embouche le clairon. L'air qu'elle joue le ravit. Il se laisse dorloter avec une authentique nonchalance et éprouve un émoi visible. Puis elle se redresse, prête sans doute à passer aux choses sérieuses. D'une main, elle écarte son bol et tout ce qui pourrait gêner sur la table puis elle pousse son amant contre ce tablier de bois et, les mains nouées derrière le cou du jeune homme, elle se soulève tout entière. Tout son corps monte le long de celui de Dimitri. Ses lèvres reviennent cercler la bouche du gars alors qu'elle se laisse glisser sur le pieu tendu. Cette fois il souffle et sent qu'inexorablement elle vient de faire entrer sa queue en elle.

Mon Dieu, il réalise que c'est nul, qu'il fait cocu Damien. Mais cette Paule, là, elle ne sait pas, elle, qui il est en réalité. Et puis, c'est si bon, si jouissif d'être le jouet de cette fille...

La recherche de l'autre perdue

Mars est revenu ; l'hiver passé à trois tire à sa fin. Le lac reprend ses couleurs printanières et les évènements ont évolué entre Jeanne et Gabriel : leur divorce est scellé. Leur demeure appartient maintenant à une autre famille. La brune va signer dans quelques jours pour l'achat d'un appartement en ville. Entre nous trois, tout est toujours parfait. Stéphane ne parle pas de ce départ qui le peine ; quant à moi, je ne sais pas vraiment comment je vais pouvoir assumer cette séparation. C'est en réalité un véritable déchirement, un crève-cœur.

Jeanne jure les grands dieux qu'elle reviendra nous voir, qu'elle aime faire l'amour avec toi, avec moi, avec nous, quoi ; mais ce mélange qui va disparaître marque au fer rouge notre couple. Nous avons durant tous ces mois – ces saisons même – vécu une formidable expérience. J'ai peur de ces lendemains qui vont redevenir monotones. Ce triangle amoureux offrait bien des avantages, et je ne sais pas bien comment gérer un après-Jeanne imprévisible. Je n'ose pas y songer tant ça me fait déjà mal.

Je me plonge de plus en plus dans les amours de Paule, Damien et Dimitri, et j'en fais des tonnes. Leur histoire aussi risque de tourner court si, comme j'en ai peur, le spleen me rattrape. Tu ne me dis rien, te contentant de me serrer plus fortement la main lorsque je tente d'aborder le sujet. Comme elle nous rejoint toutes les nuits dans notre chambre, nous n'avons donc pas souvent l'occasion d'en

discuter tous les deux. La journée, elle et moi aménageons son nouveau nid. Un immense trois-pièces dans le centre du bourg.

Entre papier peint, rideaux et autres meubles à installer, nous passons le plus clair de notre temps ensemble. Jeanne rit, m'entraînant dans ces incroyables jours qui passent trop rapidement. Le soir, tant que les travaux ne sont pas terminés, elle les passe à la maison ; quant à ses nuits, c'est toujours un partage entre toi et moi. Personne ne s'en plaint et chacun prend un plaisir dont nous connaissons tous la fin imminente. Elle est radieuse, et elle se donne sans compter. Mais nous deux, nous savons bien que ce bonheur ne va plus durer très longtemps encore.

Je te surprends certains matins devant la porte-fenêtre qui donne sur la terrasse avec comme un voile dans tes regards. Elle va te manquer. Tu ne l'avoueras jamais, mais j'en suis sûre. Et je sens, je sais qu'il en est de même pour moi. Cette femme avec sa gentillesse, c'est un peu de notre amour qu'elle va emporter ailleurs par son déménagement proche. Je me demande si nous saurons vivre à nouveau sans elle. Je m'en veux de ne pas avoir le courage de lui demander de rester avec nous ; mais elle a peut-être besoin de respirer, de connaître de nouvelles passions.

C'est au dîner de ce soir qu'elle nous annonce tout à trac qu'elle s'envolera lundi matin.

— Élyse, Stéphane, je vous remercie pour ces mois où vous m'avez supportée. Je vais vous quitter lundi.

— Ça y est, alors ? Tu as décidé de nous abandonner ?

— Non, Stéphane : juste de vous laisser souffler à nouveau librement. J'ai mis assez de chambard dans votre couple.

— Mais... moi, ma belle j'ai trouvé cela... merveilleux, cette sorte de vie commune.

— Tu es gentille, Élyse, mais crois-tu que je n'ai jamais remarqué tes moments de jalousie ? Je sais combien tu as craint que je te vole ton amour. Et puis... rien n'est fini ! Nous nous reverrons, de

toute façon. Nous recommencerons des soirées tous les trois... ce sera simplement chez moi de temps en temps, ou ici...

— Oui ! Oui, Élyse et moi sommes très heureux d'avoir parcouru un bout de chemin avec toi.

— Je suis aussi ravie de ce qui nous unit depuis mon arrivée chez vous. Je ne crois pas que j'aurais tenu le coup, toute seule. J'adore faire l'amour avec vous deux, ensemble ou séparément ! Oui, Élyse, Stéphane et moi savons combien tu nous épiais, et nous en avons joué, abusé peut-être parfois.

— C'est très excitant de regarder un homme et une femme faire l'amour ; je ne le savais pas avant toi, ne l'avais jamais non plus soupçonné.

— Oui ? Mais tu en as parfois souffert aussi...

— J'ai toujours eu confiance en Stéphane. Un peu moins en toi, au début, je l'admets ; mais au fil des jours, cette jalousie s'est transformée en espérance et en attente. Un bonheur que je vais perdre lundi.

— Mais non ! Je passerai te voir, voir Stéphane également. Ou tu viendras, vous viendrez, seuls ou à deux.

— Non, parce que, vois-tu, pour moi, ce que nous faisions là était un jeu librement consenti. Me dire que je vais aller chez toi pour faire l'amour avec toi, c'est dans mon esprit tromper mon mari.

— Mais si moi je suis d'accord ? Ce ne sera pas me tromper, Élyse, puisque je suis d'accord.

— C'est plus complexe que ça, Stéphane. La notion de tromperie, tant que c'était chez nous, de l'intérieur, ce n'était pas faire mal. Mais aller chez Jeanne juste pour une relation charnelle implique dans ma tête les notions de mal et de duplicité. Ici dans notre maison, tu pouvais tout voir, tout savoir. Chez elle, c'est différent. Non, je n'irai jamais seule chez toi, ma belle ; du moins pour faire l'amour.

— Je comprends... Je viendrai ici, alors.

— Si tu veux... mais je suis certaine – et Stéphane ne va pas me contredire – que tu ne seras pas toujours célibataire... ou solitaire.

— Eh bien, je vous amènerai un beau ténébreux pour des plans à quatre... Vous ne seriez pas tentés ?

—... ? Je ne me suis pas encore posé la question... C'est surtout toi, Stéphane, qui pourrais être jaloux pour le coup.

— Pourquoi ? J'ai bien pris Jeanne devant toi. Alors te voir dans les bras d'un autre à ton tour pourrait me faire bander également...

Nous avons stoppé là notre dialogue, affolés par son départ et ces paroles qui nous excitent. Alors que nous reste-t-il à faire ? Eh oui... nous renouvelons une fois de plus ces gestes, ces mouvements qui libèrent notre plaisir. C'est comme un adieu, un bouquet final. Je me donne corps et âme à cette partie de plaisir où tout est en commun : nos pensées, nos ventres et nos caresses, pour finir par nos sexes qui se justifient en explosant dans des jouissances réciproques et magnifiques.

Jeanne se retrouve comme presque toutes les nuits à s'endormir entre nos deux corps. Pourtant, cette fois ce n'est pas ma menotte que tu serres pour t'endormir. Je l'ai comprise, ta douleur de la savoir sur le départ. Elle ressemble tant à celle qui me déchire les tripes et le cœur... des souffrances jumelles, en quelque sorte.

Et le lundi matin arrive trop vite, avec le crève-cœur de la voir, souriante, charger sa voiture. Je reste un peu en retrait, dans l'ombre. Toi, tu es parti à ton bureau sans ce sourire qui me charme tellement. Le bisou de départ entre nous deux n'avait pas une saveur exceptionnelle, mais celui échangé entre Jeanne et moi m'a tiré des larmes...

Le printemps n'a pas toutes les années la même saveur, et celui qui renaît là tue aussi une belle histoire.

⋆

Sous mes doigts, sur la page *Word*, Paule et Dimitri finissent de s'aimer. La jeune femme adore son partenaire de jeu et voudrait

l'embrasser encore et encore. Dans la cuisine, plus précisément sur la table où ils viennent de se détacher l'un de l'autre après un nouvel accouplement sauvage, la jeune femme remarque cette tache de sperme qui nappe le bois.

— Cochon ! Il faut vite nettoyer. Mon Dieu, comment peux-tu encore après cette nuit avoir autant de réserves ?

Elle l'essuie avec un papier absorbant avant de le jeter dans la poubelle, puis d'un coup elle semble se souvenir :

— Ta mère ! Bon sang, elle va être en colère ! Et puis ton coloc ? Il ne devrait pas être rentré ? S'il nous avait trouvés dans cette position, tu imagines sa tête ? Le pauvre ! Il aurait pensé quoi de moi ? Allez, je prends une douche et je file. Tu m'appelles s'il rentre, que je ne sorte pas à poil de la douche. Ma mère va me poser encore mille questions. Bon, je parle, je suis bavarde... Hé, je t'aime, tu le sais ?

Le bisou qu'elle lui colle sur le bout du nez est comme une promesse d'un amour éternel. Les débuts encourageants d'autres offrandes aussi charnelles. Pourtant celui qu'elle persiste à appeler Damien est dans ses petits souliers. Comment son frère va-t-il prendre la chose ? Et Paule, elle, lorsqu'elle saura, comprendra ? Elle va le tuer pour ce qu'il a fait... Quelle connerie ! Piquer la copine de son frangin par ruse... C'est inexcusable. Il ne trouve pas de solution dans sa caboche ; il se fait l'effet d'un beau salopard !

Il s'étonne même que cette nana n'ait pas deviné, qu'elle l'ait pris aussi simplement pour son frère. N'y a-t-il donc rien qui diffère entre eux deux, à ce point qu'elle se soit laissé abuser, berner de la sorte ? Comment réagirait-il, lui, si Damien lui jouait un tour aussi pendable ? Mais il a beau tourner et retourner dans sa tête toutes les questions du monde, il n'a aucun argument convaincant pour excuser ce qui ne peut l'être. Habituellement, la mauvaise conscience n'est pourtant pas son fort. De guerre lasse, il retourne se coucher. Après tout, il a aimé la prendre, elle a joui, alors advienne que pourra !

La porte s'ouvre sans bruit ; avec sur ses talons un de ses gamins, Adèle entre. Dans dix ans, vingt ans, plus peut-être, les deux garçons resteront éternellement « ses gamins ».

— Tu veux boire un café, maman ?

— Si tu veux. Et Dimitri, ne me dis pas qu'il encore couché ! Il doit en faire de belles quand vous êtes tous les deux...

— Non, ça va, il est sage. Ne te mets pas martel en tête.

— Ouais... C'est moi qui l'ai fait, alors inutile de me mentir, de me raconter des histoires : je sais bien qu'il est tout l'opposé de toi, mon Damien.

Le jeune homme a discrètement donné un coup d'œil dans sa chambre : Paule est partie. Ouf ! Ça rassure de savoir qu'elle ne s'est pas rendormie et qu'elle ne va pas se coller dans les pattes de la maman.

Il respire un peu mieux alors qu'il revient vers cette mère poule qui s'est déjà collée au repas de ses rejetons. Provenant de la sauteuse, un fumet attractif embaume l'appartement. Alors, tranquillement, Damien pose assiettes et couverts sur la table. C'est le moment que choisit son frangin pour débarquer dans la cuisine.

— Ah ! Vous êtes rentrés ? Maman... ça va ? Ça sent drôlement bon ce que tu nous mijotes.

— Ne viens pas comme d'habitude coller tes grosses pattes dans mes gamelles ! Fais comme Damien, attends le repas. Regarde-moi cette tête que tu trimballes... Tu n'es pas raisonnable.

— Pff ! Il n'y a que Damien qui fait bien, quoi ! Le chouchou de sa maman chérie, comme d'habitude...

— Tu n'as pas le droit de dire cela : je n'ai jamais fait de différences entre vous.

— Tu sais que ton fils préféré a une copine ? Elle couche ici depuis...

— Ben, mon fils, je ne t'ai pas appris à cafter de la sorte. Tu es jaloux ? C'est de votre âge, non ? Et toi, Damien, c'est une fille sérieuse au moins ? Tu ne t'amuses pas avec elle, n'est-ce pas ?

— Oh si, que le chérubin joue avec sa belle poupée... Et pour jouer, je peux te dire qu'il sait y faire.

— Qu'est-ce que tu racontes, Dimitri ? Ça te prend souvent de me dézinguer comme ça ? Tu deviens cinglé, ma parole !

— J'oubliais, maman... Oui, c'est si sérieux que monsieur veut partir, me planter là dans cette turne.

— C'est vrai ça, Damien ?

— Enfin, maman, nous sommes majeurs il me semble. Et vivre avec un frère comme Dimitri n'a rien de réjouissant.

— C'est vrai, je n'ai pas tous les attributs de cette Paule... Tu vois, maman ? Pas se seins ni de jolies fesses.

— Tu vas finir, oui ou non, Dimitri ? Sinon je rentre de suite à la maison !

— D'accord... Pardon, maman, mais je suis mal réveillé.

— Ce n'est pas une raison pour dénigrer ton frère ni pour te comporter de cette manière. Tu auras toi aussi un jour une petite amie. Et gageons que Damien sera plus diplomate que toi, mon chéri. Je n'aime pas vous entendre vous chamailler pour des peccadilles.

— Peccadilles, peccadilles... Si tu l'avais vue cette nana, maman...

— Oh, mais je la verrai peut-être un jour, non ? Qu'en penses-tu, Damien ?

— ...

La présence d'Adèle évite à Dimitri d'avoir à affronter son frère sur le terrain miné de Paule. Il sait bien qu'il a fait l'erreur de sa vie, que rien ne va sans doute se passer comme il le voudrait, et mes doigts qui tapent l'histoire semblent s'énerver alors que Stéphane rentre du travail. Comme d'habitude, il s'engouffre dans la salle de bain.

Quand il revient, je suis figée devant la page qui n'avance plus.

— Ça va, mon ange ? Tu as repris ton roman ?

— Oui. Mais bon, je vais m'arrêter là pour ce soir... mes personnages sont en pleine crise familiale.

— Je peux lire quelques lignes ?

— Non ! Non, Stéphane, tu sais bien que je n'aime pas cela.

Le baiser qu'il dépose sur ma joue n'a rien de spécial. Il n'a plus non plus l'attrait de ceux des mois passés. Et il se raidit en sentant bien que je n'ai guère d'entrain pour le suivre sur le terrain ou il voudrait m'entraîner.

— Le départ de Jeanne, c'est cela, n'est-ce pas ?

— Je ne sais plus trop comment vivre après ces mois si...

— Tu crois que nous n'aurions jamais dû nous vautrer dans la facilité d'une relation à trois ? Notre amour résistera-t-il à cette affaire ? Elle me manque, mais à toi aussi, n'est-ce pas ?

— Je dois bien avouer que oui. Je t'aime aussi, mais c'est si différent, comme s'il me manquait quelque chose...

— Je pense exactement de la même manière. Nous sommes désorientés : j'ai envie de toi, j'ai envie d'elle, et c'est vrai que mes sentiments balancent entre elle et toi ; mais son départ, c'est son choix.

La main de Stéphane est sur mon poignet. Elle reste de sa douceur coutumière, mais c'est bien ma perception qui s'en trouve changée. Je referme d'un geste machinal le dossier Paule Damier et les autres. Le noir tombe sur l'écran qui s'éteint. Je ne veux pas non plus te perdre alors que nous venons de la perdre, elle. J'approche ma bouche de tes lèvres, mais le baiser que nous échangeons n'a pas la saveur des envies passées.

Si mon cœur bat dans ma poitrine, c'est plus de dépit que de désir. Je ferme les yeux et tu m'embrasses, mais l'élan n'est pas communicatif. Tu le sens si bien que tu n'insistes pas, et dans le silence de notre nid tu laisses tomber quelques paroles qui perturbent mes pensées. Mais avec quelle justesse elles sont dites !

— Je crois que les dégâts sont plus grands que nous le pensions... Je ne sais plus, ne sais pas si toi et moi allons survivre à cette épreuve...

— Qu'est-ce que tu veux dire, Stéphane ?

— Que c'est le début de la fin, non ? À trop jouer avec le feu, nous nous sommes brûlé les ailes. Reste à savoir ce que tu veux : continuer une vie commune compliquée, ou prendre un peu de recul.

— Tu... tu veux me quitter, toi aussi ?

— Ce « toi aussi » montre la profondeur du malaise, Élyse ; tu t'en rends bien compte.

Je sais que tu as raison. Mais bon sang, que faire ? Dans tes yeux, il y a du désespoir. Et la façon dont tu me regardes laisse supposer qu'un pareil reflet se trouve dans mes mirettes. Je sens en moi comme un vide immense. Ce qui nous tenait debout avait pour prénom Jeanne. Quelques larmes montent malgré moi aux coins de mes yeux. Je voudrais retenir le temps, le stopper dans sa course folle. Ramener notre univers à une date antérieure, un « avant elle » qui ne peut ressurgir du passé, je le sais bien.

Je balbutie, idiote, maladroite, comme une prière :

— Je... je t'aime pourtant, Stéphane... je t'aime vraiment.

— Le pire, ma belle, c'est que moi également je crève de toi. Mais elle laisse un trou énorme dans notre existence. Et si...

— Oui ? Si ? Dis toujours, si tu as une idée...

— Si nous allions ensemble la chercher ?

— Mais... elle ne voudra jamais revenir ; elle était si heureuse de retrouver sa liberté !

— Ce n'était peut-être qu'une façade. Après tout, nous n'avons pas essayé de la garder... Viens ! Allons la trouver.

— Tu... tu es sérieux, là ?

— Bien entendu que je suis sérieux. Si je veux te retrouver, il faut qu'elle aussi nous rejoigne, sinon... c'en est fini de notre si beau duo, mon amour.

— Stéphane... je t'aime...

— Alors, viens ! Allons chez elle.

— Oui ! Oui, je viens. Mais tu me donnes juste une minute ; juste une, s'il te plaît...

— Pour quoi faire ?

— Chut... attends ! Ça ne sera pas long.

Je viens de presser sur le bouton de mon ordinateur. Il se rallume et je rouvre le dossier où Damien, Adèle et Dimitri sont sagement en attente. Je remonte de quelques paragraphes, et d'un trait de souris je bleuis l'ensemble. Je reviens sur la trahison du frère de Damien. D'un simple geste, j'enfonce la touche « effacer », et il ne reste plus rien d'autre que l'amour entre Paule et Damien. Je ne veux pas que ceux-là souffrent comme c'est mon cas en ce moment.

Demain, pour eux, j'écrirai une « happy end » plus à la mesure de ces amours qui commencent. Alors c'est bien d'un pas mal assuré que je te suis pour nous rendre ensemble chez Jeanne. Comment va-t-elle appréhender notre demande, notre prière ? Ni toi ni moi ne le savons, mais notre amour est au prix de cette démarche. Alors je prie muettement pour qu'elle veuille bien revenir chez nous partager pour toujours notre vie.

⋆

Assise au milieu de la librairie, je vois défiler un tas de personnes, femmes ou hommes. Elles arrivent toutes avec dans les mains *L'histoire d'une histoire*, mon dernier roman. Une affaire de famille avec quelques personnages centraux qui se sont déchirés pour l'amour d'une belle jeune femme, Paule, qui est tombée amoureuse de deux frères jumeaux. Au milieu de la matinée, un couple s'arrête près de moi. Les visages sont souriants, et je sais que ces risettes qui m'atteignent me sont entièrement destinées.

— Alors, Élyse, comment ça se passe ici ?

— Oh, je n'ai pas arrêté de dédicacer des livres. Les gens sont ravis, et j'avoue que ça me rend fière de mon travail.

— Tu as bien raison, ma belle ; mais il est l'heure de rentrer à la maison : le déjeuner est prêt. Tu nous raconteras, les pieds sous la table.

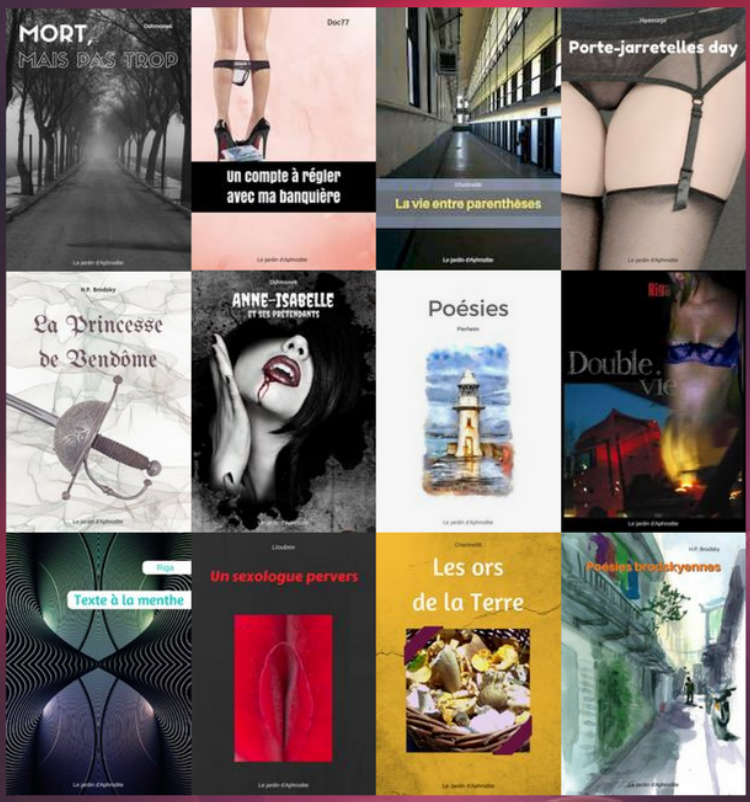
— Oui, oui, avec grand plaisir !

Alors, sous les regards plutôt ébahis des derniers clients de la librairie, nous partons tous les trois en nous serrant les uns contre les autres. Il y a tant d'amour dans nos têtes que nous sommes tous heureux.

Qui a dit qu'un ménage devait nécessairement n'être composé que de deux personnes ?

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite